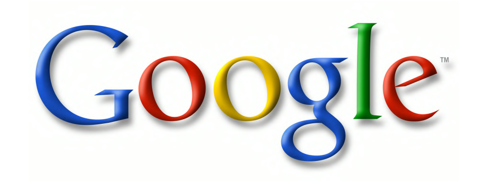
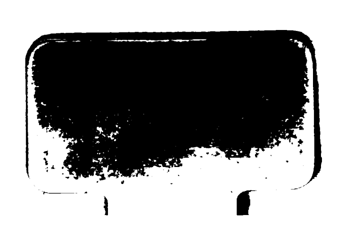





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Paris

LES

CHANSONS DU SOIR

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

LES

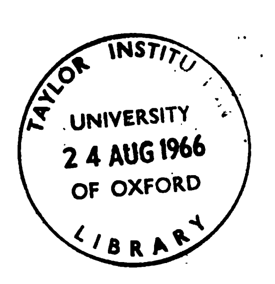
CHANSONS DU SOIR

PAR

JUSTE OLIVIER



LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR
Paris: Librairie de la Suisse romande
1867



PRÉFACE.

—

L'auteur a déjà publié, sous ce titre : « Les Chansons lointaines, » un recueil analogue à celui-ci, qui peut en être considéré comme la suite et le complément. Il a expliqué, dans la préface et divers morceaux du premier, ce qu'il entendait par chansons : moins le chant proprement dit que celui du cœur et de l'âme. Et cependant, bon nombre de pièces des deux recueils pourraient encore plus difficilement supporter que les autres d'être lues à voix basse, ou même lues seulement. C'est le cas surtout de certains mor-

ceaux dans lesquels l'auteur a essayé de dégager, d'un thème ou d'un refrain populaire, l'idée naïvement poétique qui lui paraissait y être contenue en germe, et se prêter à ces sortes de « variations » ou de développements. Ceux qui aiment comme lui ce tour d'imagination, un peu enfantin, il l'avoue, mais peut-être d'autant plus rêveur et plus libre, en trouveront quelques nouveaux échantillons dans les « Chansons du soir. » S'ils s'y amusent un moment, il feront plus que rendre à l'auteur le plaisir qu'il a eu de s'y amuser aussi pour eux, et, lui semblait-il, avec eux.

CHANSONS DU SOIR

PREMIÈRE PARTIE

CHANSONS DU SOIR.

Le soir, quand on est seul dans l'ombre qui s'amasse
Et monte à la fenêtre où l'on aime à s'asseoir,
Il nous revient des airs qu'on se chante à voix basse
Le soir.

Le soir, quand on est vieux dans l'ombre qui s'avance
Pour nous conduire au terme où l'on ne peut rien voir,
Il nous revient des airs que chantait notre enfance
Le soir.

Le soir, quand on est deux dans l'ombre à se comprendre,
Fût-on bien loin du temps où tout brillait d'espoir,
Le cœur chante toujours ce chant qu'il sait nous rendre
Le soir.

Le soir, lorsque du sien le grillon nous régale,
N'eût-on pas plus de voix que lui dans son trou noir,
On chante, comme chante une vieille cigale
Le soir.

LA VOIX INVISIBLE.

A Mlle CAROLINE M**.

Ame souffrante, âme accablée,
Qui vas cherchant
Dans la vallée,
Sans retrouver de fleur au champ;

Quand tu vois fuir ces biens du monde,
D'un lent effort,
Comme fuit l'onde,
En laissant croire qu'elle dort;

N'est-il donc rien qui nous console,
Aucune voix
Qui passe et vole,
Comme l'oiseau parmi les bois ?

Non, me dis-tu, de la vallée
Et de mon cœur
S'en est allée
La voix qui parle de bonheur.

Sur la montagne au front sublime,
Aérien,
De cime en cime
J'ai beau monter, je n'entends rien.

Et dans les bois plus de colombe,
Plus d'écureuil,
De gland qui tombe :
On s'y croirait dans un cercueil.

Tout est muet sur le cytise,
Sur l'aubépin ;
Même la brise
Meurt dans les harpes du sapin.

Pas un écho sous ce grand dôme
Au cintre vert,
En ce royaume
Du jour craintif et qui se perd.

Pas un soupir sous la feuillée.....
Mais brusquement,
Comme éveillée,
Elle tressaille et te dément.

Un rameau plie et se balance,
Un léger bruit
Rompt le silence;
On ne sait quoi là-bas s'enfuit.

Tout est rentré dans le mystère :
Le bois s'est tu,
Moins solitaire.
L'âme a senti, l'œil n'a rien vu.

Et de nouveau, joyeuse ou triste,
La même voix,
A l'improviste,
Appelle encor du fond des bois.

C'est donc un chant, c'est donc une aile
Qui fait plier
Le rameau frêle,
En se glissant sous le hallier.

Cette voix douce en ses réponses
Jette son cri
Parmi les ronces
Ou le genêt humble et fleuri.

Ainsi le cœur, lorsque tout semble
Mort à nos yeux,
Roseau qui tremble,
Atteste encor le vent des cieux.

Quand de ces ombres amassées,
Triste forêt
De nos pensées,
Rien ne répond, rien ne paraît,

Quelqu'un est là, grave et fidèle,
Quelqu'un pourtant,
Qui nous appelle :
On ne voit rien, mais on entend.

Tout n'est pas mort et sans haleine
Dans ce ravin
De notre peine,
Où notre cœur s'abîme en vain.

Une aile encor perce la voûte
Et montre en haut
Quelle est la route,
Si l'autre en bas nous fait défaut;

* * *

Ame souffrante, âme accablée,
Qui vas cherchant
Dans la vallée,
Sans retrouver de fleur au champ;

N'est-il donc rien qui nous console,
Aucune voix
Qui passe et vole,
Comme l'oiseau parmi les bois?

A MA FILLE.

Dans ce monde double
Qui recèle en soi
Un secret effroi,
Que rien ne te trouble,
N'ébranle ta foi !

Crois aux belles choses,
A ce qui sourit,
A ce qui fleurit,
Au retour des roses,
Que l'hiver flétrit.

Crois à ce qui dure,
A cette bonté,
Cette vérité
En qui tout s'assure
Pour l'éternité.

Garde ainsi ta joie,
Eclat plus charmant,
Plus riche ornement
Que l'or et la soie
Et le diamant.

De mon front morose,
Songeant à l'écart,
Qu'ainsi ton regard,
Comme un rayon rose,
Chasse le brouillard !

LES PREMIERS VERS DE L'AUTEUR.

POÈMES SUISSES, 1830.

En les envoyant à Mlle MARGUERITE D***.
(Paris, 1866.)

Quoi ! direz-vous, de ce livre
Tout rempli de son printemps,
C'est ce front couvert de givre
Qui fut le père à vingt ans !

Hélas ! oui, son seul mérite
Est ce souffle du matin.
Pardonnez-lui, Marguerite,
Ce qu'il garde d'enfantin.

Vous pour qui la vie encore
Est à son pas matinal,
Faites à ma vieille aurore
Un petit signe amical.

Elle n'ira point le dire,
Mais de ses rayons lointains
Croira voir votre sourire
Rallumer les feux éteints.

Que la vôtre se prolonge
Dans un ciel montant si haut
Que longtemps elle s'y plonge,
Avant l'heure où tout se clôt !

Sans doute, hélas ! le nuage,
Et plus d'un, même à présent,
Obscurcira son passage ;
Aucun ciel n'en est exempt.

Que pourtant elle s'élève,
Vous savez si c'est mon vœu!
Qu'elle monte et ne s'achève
Que dans un rayon de Dieu!

Et qu'ainsi ceux dont vous êtes
Le dernier, le cher trésor,
Sentent relever leurs têtes
A son jeune et doux essor!

MUSETTE.

Celle qui s'appelle ainsi
  Dame ni grisette,
N'est pas, même en raccourci,
  Une autre Lisette ;
Ni la Fée au bord du Rhin,
Ni la Muse au front serein.
  Ce n'est que Musette,
    Oh gai !
  Ce n'est que Musette.

Elle vit pourtant, elle est :
Ou bien je délire.
Son nom même qui me plaît
N'est un nom pour rire.
Quoiqu'il n'en dise pas long,
Je ne veux autre Apollon,
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Je l'aimai du premier jour,
A première vue.
N'étant pas homme de cour,
Elle est mal pourvue.
Mais une autre en bel arroi
Serait moins belle pour moi.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette,

Au bois elle ne va pas
En grand équipage;
Elle marche à petits pas,
Sans laquais ni page;
Mais les fleurs, sur le chemin,
Sont là toutes sous sa main.
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Elle a les cheveux bouclés
Tombant sur l'épaule,
Mais non point échevelés,
Ni d'un air de saule:
Rien qu'un peu se soulevant
Sur la nuque au moindre vent.
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Ses yeux, j'en suis incertain,
Ils sont gris, peut-être;
Mais de ce gris du matin,
Quand le jour va naître.
Ils n'ont, d'ailleurs, grand savoir :
Le cœur seul fait leur pouvoir.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Elle n'a pour ornement,
Sur son sein pudique,
Qu'une rose seulement,
Comme au temps antique ;
Mais son corsage est le sien,
La faiseuse n'y fait rien.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Elle n'a, pour déjeuner,
Qu'un pain dans sa poche,
Et moi, pour notre dîner,
Que maigre sacoche ;
Mais aussi nous remplaçons
Le dessert par des chansons.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Peu de monde en son sentier,
Peu de concurrence ;
On n'y fait qu'à l'églantier
Belle révérence ;
Très belle encore aux oiseaux....
Que de gens la font aux sots !
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

Nous nous amusons d'un rien,
  D'un flocon qui vole.
Nous nous entendons très bien,
  Sans voix ni parole.
Ah ! que de muets discours !...
Ceux-là du moins semblent courts.
  J'aime mieux Musette,
    Oh gai !
  J'aime mieux Musette.

Elle me dicte des vers,
  Me souffle une rime ;
Pour qu'ils n'aillent de travers,
  Avec moi s'escrime.
Au lieu de prendre mon bien,
Elle me donne du sien.
  J'aime mieux Musette,
    Oh gai !
  J'aime mieux Musette.

Nous tentons même parfois
Quelque cime fière ;
Nous nous perdons en des bois
Où meurt la lumière;
Mais au lieu de m'égarer,
Elle m'aide à m'en tirer.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

« C'est prendre un bien grand souci
Pour petit prodige :
Laisse-moi, va-t'en d'ici ! »
Quelquefois lui dis-je.
Elle fuit, je ne sais où,
Et j'enrage dans mon trou.
J'aime mieux Musette,
Oh gai !
J'aime mieux Musette.

C'est en vain que je vieillis
Et me fais morose;
Elle vient par le treillis,
Si ma porte est close;
Et lorsque ainsi je l'entends
M'appeler comme au printemps,
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Alors, nous nous racontons
Nos déconvenues,
Et de nouveau nous montons
Au pays des nues.
Leurs châteaux coûtent moins cher
Que d'autres bien plus en l'air.
J'aime mieux Musette,
Oh gai!
J'aime mieux Musette.

Non, s'il fallait, pour avoir
  Place en la gazette,
Te quitter, ne plus te voir,
  Ma pauvre Musette,
Non ! dirais-je, cent fois non !
J'aime mieux vivre sans nom,
  J'aime mieux Musette,
    Oh gai !
  J'aime mieux Musette.

PETITE FLEUR.

Petite fleur, que je t'envie,
Oh ! de pouvoir t'épanouir !
Et, dans ton innocente vie,
Innocemment te réjouir !

De rien jamais tu ne t'alarmes,
Tu laisses faire le destin,
Et tu connais pour seules larmes
Les fraîches larmes du matin.

D'aucun problème embarrassée,
Sur l'avenir, le sort commun,
Il ne te vient à la pensée
Que ton sourire et ton parfum.

De proche en proche quand tu montes
Au fin sommet du fin gazon,
A vingt pas même tu ne comptes
Aucun nuage à l'horizon.

Qui sait pourtant, lorsque tu gagnes
Ainsi le haut, prenant ton vol,
Si tu n'as pas de tes compagnes
Tué plus d'une sous le sol ?

A leurs dépens tu fais ta gerbe,
Et tu triomphes sans souci,
Et l'on entend siffler dans l'herbe,
Et te voilà fauchée aussi.

LES TROIS LARRONS.

Nos filous, dit-on, ne sont rien,
Les bons nous viennent d'Angleterre;
Mais j'en sais un qui les vaut bien,
Qui les dépasse et les enterre.

Toujours veillant, rôdant toujours,
Partout sans bruit sachant se rendre,
Il réussit dans tous ses tours
Et ne se laisse jamais prendre.

Mais ce qui cause un vague effroi,
Et nous rend presque ses intimes,
C'est qu'on l'écoute malgré soi,
Et qu'il console ses victimes.

Le Temps, ainsi toujours au guet,
Est ce voleur au grand front chauve,
Qui sur nous tous fait son paquet,
Rit dans sa barbe, et puis se sauve.

J'en sais pourtant un autre encor
Qui dans son art est plus grand maître,
Qui nous vole un plus fin trésor
Et plus à fond nous pille en traître.

Ce qu'il détourne à son profit,
C'est le trésor de nos pensées:
Il souffle, et cela seul suffit,
Les voilà toutes dispersées.

Elles allaient du bon côté,
Il leur fait prendre une autre route,
Ternit leur jeune pureté,
Et dans leur foi glisse le doute.

Il en attire à lui les fils,
En dérange, en noircit la trame,
Et par là, de ses doigts subtils,
Ce qu'il nous vole, c'est notre âme.

Il la caresse, il la séduit,
A son feu de mort il l'embrase,
Et nous laisse, pour tout produit,
Un cœur qui se brise ou se blase.

Car si son texte est de prêcher
Le Plaisir à la face pâle,
C'est pour qu'on s'en dresse un bûcher,
Comme autrefois Sardanapale.

Puis, dans ses fers brûlants et lourds,
Quand il tient nos âmes déchues,
On voit alors, sous le velours,
Apparaître ses mains crochues.

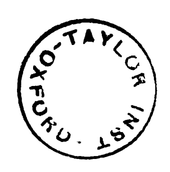
Le pis de tout, c'est qu'on se plaît
Sous ce maître au pouvoir sans bornes,
Encor qu'il doive être fort laid
Avec sa queue, avec ses cornes.

Nos bons aïeux du moins ont cru
Voir ainsi ce voleur suprême.
Cornes et queue ont disparu :
Le voleur a-t-il fait de même ?

Qu'il existe avec ou sans corps,
Qu'il ne soit rien, ni vent, ni flamme,
Si ce n'est lui, c'est nous alors
Qui nous volons la vie et l'âme.

Nous, l'être humain vivant en nous,
Chagrin, rusé, flottant, bizarre,
Qui, de son propre bien jaloux,
Nous en dépouille et nous égare.

Donc, un troisième grand larron,
Qui vient à bout de ce problème :
De saisir maître Aliboron
Et d'être Aliboron lui-même.



CHANSONS HELVÉTIQUES.

I

(Pour la Société de Bienfaisance à Paris.)

Quand nous étions jeunes sur la montagne,
Quel horizon s'étalait à nos yeux !
Et, dans les airs, quels châteaux en Espagne !
Rêves d'azur, ou même d'un peu mieux.
D'azur ou d'or, de fumée ou de flamme,
Sont-ils tombés au souffle des autans ?
Restons, du moins, jeunes de cœur et d'âme,
Soyons amis comme on l'est à vingt ans.

Eût-il ailleurs trouvé des cieux prospères,
L'enfant des monts rêve aux lointains sommets ;
L'adieu qu'il fit au pays de ses pères
Lui laisse au cœur un écho pour jamais ;
Comme celui qui, d'étage en étage,
Vibre aux parois des rochers palpitants,
Eveillez-vous, vieux échos du jeune âge!
Soyons amis comme on l'est à vingt ans.

Nous avons pris, en quittant la montagne,
A tous les vents, chacun notre chemin :
L'un, le front haut, que l'étoile accompagne,
L'autre, courbé, le bâton à la main.
Plus d'un, hélas! blême, la marche lourde,
Déjà s'affaisse, et tombe par instants,
Approchons-nous, tendons-lui notre gourde,
Soyons amis comme on l'est à vingt ans.

Qu'ils soient du sort ou d'eux-mêmes victimes,
Reconfortons nos frères voyageurs.

Et nous croirons être encor sur les cimes,
Foulant les airs, la rosée et les fleurs;
Et des rochers la haute galerie,
L'orgue de pierre aux tuyaux éclatants,
Nous renverra l'hymne de la patrie,
Nos chants d'amis, comme on chante à vingt ans.

II

(Pour la même Société.)

Pays des monts et des libres pensées,
Pays des lacs au cristal pur et clair,
N'est-ce pas toi, sur nos mains enlacées,
Qui fais courir un sympathique éclair?
Dans tous ces yeux j'ai de toi quelque image,
Je t'y revois comme dans un miroir.
Pays des monts, sur un autre rivage,
Dans l'œil d'un frère il est doux de te voir.

Pays des monts, si jamais je t'oublie,
C'est qu'avant toi tout en moi s'oublîrait.

Quand mille maux m'auraient versé leur lie,
De te revoir me les adoucirait.
Vieux souvenirs, c'est toi qui les ranimes,
Auprès d'amis quand je reviens m'asseoir.
Pays des monts, pays des hautes cimes,
Dans l'œil d'un frère il est doux de te voir.

Mais voyez-vous, battu des vents contraires,
Cet homme errant sans travail et sans pain.
Ses yeux aussi, car c'est un de nos frères,
Rêvent aux lacs, aux grands bois de sapin.
Ah ! tendons-lui notre main fraternelle !
Aidé, guidé, qu'il renaisse à l'espoir !
Pays des monts, qu'à nos cœurs il rappelle,
Dans l'œil d'un frère il est doux de te voir.

III

(Pour la Société d'Harmonie.)

CHANT DU RETOUR.

—

Au vallon qui penche
Et qui tourne un peu,
Une cime blanche,
Un coin de lac bleu !
La voilà ! c'est elle
Qui nous rit déjà,
La mère fidèle,

La terre si belle
Que Dieu nous donna,
La voilà !
La voilà !

Heureuse et douce rive,
Nous que le sort en exila,
D'un gai qui-vive
Saluons-la !
La voilà !
La voilà !

O toi qui t'élèves
Libre dans les airs,
Pays de nos rêves,
Rêve des cœurs fiers;
Citadelle sainte,
Nous revenons dans ton enceinte
Respirer l'air pur
De ton haut azur.

Souffle sauvage
Des monts, des bois,
Vent de l'alpage,
Enflez nos voix !

Qu'ainsi nos chants aient de l'altière cime
La majesté !
Qu'ainsi nos voix en aient l'écho sublime
De liberté !
Et quand, plus doux, notre chant se repose,
Qu'il reste pur, comme aux flancs du rocher
L'alpestre rose,
Que nulle main ne peut toucher !

Sur la montagne à la robe fleurie,
Comme autrefois, venez ! asseyons-nous.
Ainsi, le soir, une mère chérie
Tient ses enfants sur ses genoux.

Oh ! qu'il est doux de te revoir, ô mère
Qui nous portas sur ton sein libre et fort,
Qui nous soutins sur la terre étrangère
Contre l'orage et les luttes du sort !

Oh ! qu'il est doux, au chalet, sous l'érable,
De retrouver mieux que ton souvenir,
Ta vraie image, et grande et vénérable,
Et fière et tendre, et prête à nous bénir !

Nous te voyons, nous reprenons la place
Que l'on nous garde au banquet fraternel.
Frères et sœurs, père, mère, on s'embrasse.
Oh ! qu'il est doux d'être là sous ton ciel !

Le plus beau voyage
Est vers ton rivage,
Le plus doux espoir
Est de s'y rasseoir.

La voilà ! c'est elle,
La mère fidèle,
La terre si belle
Que Dieu nous donna.
La voilà !
La voilà !

On leur fera leur compte aussi :
Autant de drôles, tous ceux-ci !

» Un drôle encore, dans son prône,
Qui nous en dit plus qu'il n'en fait ;
Un drôle tout du long de l'aune,
Tout beau parleur de peu d'effet ;
Un drôle encor, quand j'éternue,
Celui qui dit, me regardant :
« Dieu vous bénisse ! » et cependant
Jamais pour moi ne se remue,
De son prochain n'ayant merci :
Un fameux drôle, celui-ci !

» Un drôle encore, en grande vogue
Dans la chaumière et le chalet,
Celui qui fait, plaisant ou rogue,
Du bon peuple sa vache à lait.
Cet autre encore, qui souhaite
La bienvenue à chaque vent,

Pourvu que tourne plus souvent
Sa roue avec sa girouette,
N'est-il pas drôle ? et, par ainsi,
Encore un drôle, celui-ci !

» Prince ou berger dans la montagne,
Pasteurs d'humains ou de troupeaux,
Césars de Rome ou d'Allemagne,
Maîtres de la terre ou des eaux ;
Despote ou chef de république,
Czar, ou bourgmestre, ou président,
Chacun qui va s'accommodant
Du lot d'autrui, sans qu'on réplique
Lorsque le tour a réussi.....
Combien de drôles dans ceux-ci ! »

« Encore un drôle !.... » La harangue
Du père Jean finit soudain,
Et, ce dernier mot sur la langue,
Il entre au céleste jardin ;

Où, voyant plus qu'il ne désire
De justice, de sainteté,
Le père Jean, déconcerté,
Pensant à soi, ne peut que dire,
Confus, joyeux, ému, transi :
« Encore un drôle, que voici ! »

ROSE ET NOIR.

« Pourquoi, me dit-on, toujours voir
Le sot revers de toute chose?
Si la vie a son côté noir,
N'a-t-elle pas son côté rose?

» Si maint nuage y va penchant,
Qui nous attriste ou nous étonne,
N'a-t-elle pas, même au couchant,
Des rayons d'or pour notre automne? »

— Amis, j'ai vu la vie aussi
Tourner vers moi sa face rose ;
Je crus en elle, mais voici
Sa dernière métamorphose.

Elle est sourire à son lever,
A son midi, soleil et flamme ;
Elle nous laisse tout rêver,
Nous donne tout, au moins dans l'âme.

Puis son feu baisse tout à coup,
Il n'a que des éclairs plus rares,
Comme on voit, entre chien et loup,
Au foyer des lueurs bizarres.

Ainsi le jour, quand il s'enfuit,
Brille encore au dôme céleste,
Puis il s'éclipse dans la nuit ;
Le rose s'en va, le noir reste.

ARIA.

I

Toi qui me fuis, quand je supplie
Ton vol de s'arrêter pour moi ;
Toi qui reviens, quand je t'oublie,
Et me rentraînes après toi ;
Volage amour de ma pensée,
Ombre qui suis la mienne, à la mienne enlacée,
Et du moindre nuage encor mieux éclipsée !
Songe mourant, songe immortel !

Capricieux démon qui ris de mon délire,
Et, quand je vais tombant comme l'oiseau du ciel,
Qui me rends tout à coup mon aile avec ma lyre,
Puis détournes la tête à mon crédule appel !

Retourne seul sur ces rivages
Où nous nous sommes vus un jour;
Habite seul les monts sauvages
Et le rocher, ta haute tour ;
Cesse avec moi tes bleus mirages,
Et tes orages !
Va-t'en ! va-t'en ! garde pour toi
Ton arc-en-ciel, et laisse-moi !

Le Léman brille
D'or et d'azur ;
Le ciel scintille,
Profond et pur ;
L'onde babille
D'un ton plaintif ;

La jeune fille
Monte l'esquif,
Et sur sa joue,
Moins frais, moins doux,
Le vent se joue,
Lutin jaloux
Gardant la proue,
Seul amoureux
Qui lui dénoue
Ses longs cheveux.

Ombre qui me harcèles,
Voilà, voilà ton bien !
Ces milliers d'étincelles
Au dôme aérien ;
Ces flots berçant ces herbes,
Ce vent berçant les flots,
Et ces géants superbes
Accroupis sur les eaux ;

Tout : la nature et l'âme,
Les astres dans les cieux,
Qui font jaillir la flamme
De leurs brûlants essieux ;
La suprême ordonnance
Qu'entrevoit notre esprit ;
La suprême souffrance
Que notre cœur nourrit ;
Les plus douces des choses,
Les amours et les roses,
Ce qui se peut trouver,
Ce qui se peut rêver ;
Tout est à toi ! mais laisse, laisse,
Laisse à jamais qui de toi, devant lui,
N'a pour appel, n'a pour appui,
Qu'un feu follet courant dans l'ombre épaisse.

Dansez, follets, passagère lueur,
Eclair de tourbe et falot de squelette,

Dansez, dansez ! vous n'êtes que vapeur.
Jeu du brouillard que le marais reflète ;
Dansez, dansez ! allez-vous-en ! dansez !
Allez-vous-en ! passez ! passez !

II

Quand nous serons tous morts, le temps sur nos collines
Nonchalamment se lèvera,
Et de son pied distrait, posé sur nos ruines,
Il les dispersera.

Il met sur elles
Son vert manteau,
De fleurs nouvelles
Toujours nouveau.

L'herbe repousse
Aux flancs des monts ;
Voici la mousse
Où nous dormons ;
Les pins sonores,
Les sycomores,
Croissent plus beaux
Sur nos tombeaux ;
Le Léman brille,
Le ciel scintille,
L'onde babille
D'un ton plaintif ;
La jeune fille
Monte l'esquif,
Et sur sa joue
Et sur son cou
Le vent se joue
Et fait le fou.
Et sur la grève
Le passant rève,

Et sur les monts
L'astre se lève
Qui dit : Aimons !
Et, dans l'espace,
Ce qu'on rêva
Ou manque ou passe...
Et tout s'en va.

Tous ces biens d'un moment un moment furent nôtres,
Et, par longs et mêmes efforts,
Avec la même fin, ils le seront pour d'autres,
Quand nous serons tous morts.

LA CHARRETTE.

Je ne possède au monde
Qu'une charrette à bras
Et sur elle je fonde
L'espoir de mes repas.
Elle se rit, proprette,
Du chaland querelleur.
Je traîne ma charrette,
Comme d'autres la leur.

Je vais de rue en rue
Et j'observe à part moi
La foule qui se rue,
Chacun pensant à soi.
Petite ou longue traite
Dans l'ombre ou la chaleur,
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Je traîne mes légumes,
Mon cresson, mon cerfeuil;
D'autres, en grands costumes,
Vont traînant leur orgueil.
On envie, on regrette,
On n'a qu'heur et malheur,
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Dans la saison des roses,
J'en ai tout un monceau,

Le jour, à peine écloses,
Le soir, dans le ruisseau.
Courtisane et lorette
N'auront destin meilleur,
Et traînent leur charrette,
Comme d'autres la leur.

Passe, les yeux revêches,
Une ancienne beauté.
Sa joue eut de mes pêches
L'incarnat velouté.
Plus de rubans, d'aigrette !
Un madras de couleur
Pour traîner sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Passe une robe bleue
Traînant à son côté,
Dans les plis de sa queue,
Un sot bien argenté.

Nulle plainte indiscrète ;
Mais au front la pâleur !
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Passe un gros portefeuille
Dont le maître, rêvant
A tout ce qu'il recueille,
A peur du moindre vent.
Et sa frayeur secrète
Quand on crie : Au voleur !
Il traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Cet autre qui rêvasse,
Mais n'est point aussi gras
C'est un savant qui passe,
Son livre sous le bras.
Il disserte, il décrète,
Pour lui seul beau parleur,

Et traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Tantôt gai, tantôt triste,
Passe, mal ficelé,
Un poëte, un artiste,
A son œuvre attelé.
Papillon ou fleurette,
Pour d'autres sans valeur,
C'est pour lui sa charrette :
Elle vaut bien la leur.

Passe sans étalage
Un prince, un potentat,
Menant son attelage ;
C'est le char de l'Etat.
Que sa main soit distraite,
Chacun devient trembleur.

Il traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

Ainsi la race humaine,
Ne sachant où s'asseoir,
Va, vient, et se démène
Du matin jusqu'au soir.
Que Janvier nous maltraite,
Ou que Mai soit en fleur,
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

◁▷

ENVOI

A mon ami CHARLES CLÉMENT.

On fait de beaux articles
Au « Journal des Débats ; »
On a bonnes besicles,
Qui ne se vendent pas ;

Plume franche et discrète,
On vit en travailleur ;
On traîne sa charrette,
Comme d'autres la leur.

LA TROMPEUSE.

Nous nous aimions dès notre enfance ;
Je ne voyais que par ses yeux :
Riait-elle ? j'étais joyeux,
Ou, qu'on lui fît la moindre offense,
    Tout sourcilleux.

Quand, du plus loin qu'il me souvienne,
Je lui disais, aveu naissant :
« Je serai tien ! » elle, dansant,
Me répondait : « Je serai tienne ! »
    En rougissant.

Elle ressemblait à l'Aurore,
Qui, sortant de son frais sommeil,
L'œil entr'ouvert, le front vermeil,
En s'éveillant, à tout encore
Donne l'éveil.

Elle en avait la blancheur rose,
Les cheveux d'or, livrés au vent,
Qui les divise par-devant
Et sur le cou va, quand il l'ose,
Les soulevant.

« Viens avec moi, viens ! me dit-elle
D'un son de voix clair, argentin :
C'est le printemps, c'est le matin,
Le jour est pur, la vie est belle,
Le soir, lointain.

» Viens ! l'horizon déjà s'allume.
Moi, je suivrai fort bien tes pas.

Mon petit pied n'est jamais las,
Et je ne pèse qu'une plume,
Même à ton bras. »

Nous aimant donc d'amour profonde,
Insoucieux du lendemain,
N'ayant d'appui que notre main,
Nous prîmes, à travers le monde,
Notre chemin.

Regards en haut, tête levée,
D'un libre élan, presque un peu fol,
On eût cru voir, partant du sol,
Deux oiseaux de même couvée,
De même vol.

Elle devint ma tourterelle,
Nous eûmes un nid bien couvert,

Des œufs d'azur mêlé de vert,
Qui, sous notre aile, ouvraient leur aile
Au ciel ouvert.

Que de chansons, que de beaux rêves
Pour eux nous fîmes dans les bois !
Cent feuilles jasant à la fois,
Cent petits flots courant les grèves
Ont moins de voix.

Gais oisillons, troupe affamée,
Et ceux aussi de nos cerveaux,
Songes passés, songes nouveaux,
Tous voletaient sous la ramée,
Par monts et vaux.

Puis tous, hélas ! l'un après l'autre,
Ou furent pris par l'Oiseleur
Qui ne respecte oiseau ni fleur,
Ou loin du nid, quittant le nôtre,
Firent le leur.

Et dans le bois, déjà plus sombre,
Nous nous trouvâmes seuls, un soir
Que les troncs nus laissaient mieux voir,
Rôdant aussi pour nous dans l'ombre,
L'Oiseleur noir.

Oiseaux et feuilles s'envolèrent,
Rêves, projets, vagues tableaux,
Brisant leur œuf sans être éclos,
Et nos yeux même se troublèrent
Comme les flots.

Et mon Aurore, ma compagne,
Où donc son pied si diligent?
Où ses cheveux d'un or changeant?
Sur l'autre flanc de la montagne,
Ils sont d'argent.

Ma tourterelle, ma colombe,
Voyant, à l'heure où tout brunit,

Dans quel ravin le bois finit,
Pour se poser cherche une tombe,
Son dernier nid.

« Oh ! lui dis-je, non moins morose :
Belle chanteuse aux beaux discours,
Oh ! qu'as-tu fait de nos amours?
Rends-moi, trompeuse aux doigts de rose,
D'autres beaux jours ! »

« T'ai-je trompé? répondit-elle :
A toi de voir la vérité.
Je suis la Vie… En sa beauté
Seule ma sœur est immortelle :
L'Eternité. »

INTERMÈDE

VIEUX REFRAINS, VIEUX TABLEAUX

LA FILLE DU VIGNERON.

L'était un vigneron,
L'était un vigneron,
Qui n'avait qu'une fille,
    Lon la,
Qui n'avait qu'une fille.

Mais sous son chapeau rond,
Mais sous son chapeau rond,

Comme elle était gentille,
    Lon la,
Comme elle était gentille !

Ell' s'endormit un jour,
Ell' s'endormit un jour,
Sur le mur de sa vigne,
    Lon la,
Sur le mur de sa vigne :

Ses noirs cheveux autour,
Ses noirs cheveux autour
D'un cou blanc comme cygne,
    Lon la,
D'un cou blanc comme cygne;

Son chapeau sur ses yeux,
Son chapeau sur ses yeux,

Sur ses bras une joue,
    Lon la,
Sur ses bras une joue;

Mais l'autre s'en voit mieux,
Mais l'autre s'en voit mieux,
Au soleil qui s'y joue,
    Lon la,
Au soleil qui s'y joue.

Passaient par le chemin,
Passaient par le chemin
Trois chevaliers d'Hongrie,
    Lon la,
Trois chevaliers d'Hongrie;

Tous trois, lance à la main,
Tous trois, lance à la main,

Fleurs de chevalerie,
  Lon la,
Fleurs de chevalerie.

Le premier qui la vit,
Le premier qui la vit :
— Oh ! la fraîche églantine,
  Lon la,
Oh ! la fraîche églantine !

Le second, qui suivit,
Le second, qui suivit :
— Oh ! quelle perle fine !
  Lon la,
Oh ! quelle perle fine.

Le troisièm' qui vint là,
Le troisièm' qui vint là :
— Oh ! j'en ferai ma mie,
  Lon la,
Oh ! j'en ferai ma mie !

Alors se réveilla,
Alors se réveilla
Notre belle endormie,
Lon la,
Notre belle endormie.

Sur l'eau flotte sa mante,
L'oiseau seul y vola,
Disant encor : Charmante,
Oh ! qu'avez-vous fait là !

LA FILLE ET SES PARENTS.

La fille dit au père :
Mon père je m'en vas.
Elle dit à la mère...
Ce qu'on n'entendit pas.
Adieu, père ! adieu, mère !
Adieu, ma fille, adieu !
Et, dans leur joie amère,
Ne se parlant que peu,
Ils rentrent près du feu.

Feu triste et solitaire,
Qui n'a plus sa gaîté.
Dans la cendre il enterre
Son chant et sa clarté.
Même, s'il étincelle,
Rallumé pour le soir,
Le foyer, loin de celle
Qui venait là s'asseoir,
N'en paraît que plus noir.

— Comme le jour est sombre !
Fait le père en marchant.
La mère dit : — C'est l'ombre
D'un nuage au couchant.
— Femme, c'est bon à dire !
En vain le temps est doux :
Celle dont le sourire
Ne brillait que pour nous,
Sourit à son époux.

LE CHEVALIER DU GUET.

(Variations simples.)

« Qui donc ici passe aussi tard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui donc ici passe aussi tard ;
Oh gai ? »
« C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Oh gai ! »

* * *

Verveine et thym, grillon, lézard,
Compagnons de la marjolaine,
Verveine et thym, grillon, lézard,
Oh gai !

Qui vient à nous dans le brouillard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui vient à nous dans le brouillard,
Oh gai !

Un chevalier au noir regard,
Compagnons de la marjolaine,
Un chevalier au noir regard,
Oh gai !

Noir le coursier, noir l'étendard,
Compagnons de la marjolaine,
Noir le coursier, noir l'étendard,
Oh gai !

Il n'a pour lance et pour poignard,
Compagnons de la marjolaine,
Il n'a pour lance et pour poignard,
Oh gai !

Qu'une faux courbée avec art,
Compagnons de la marjolaine,
Qu'une faux courbée avec art,
Oh gai !

Qui fauche tout, de toute part,
Compagnons de la marjolaine,
Qui fauche tout, de toute part,
Oh gai !

Foin sec ou vert, sans nul égard,
Compagnons de la marjolaine,
Foin sec ou vert, sans nul égard,
Oh gai !

Luzerne et lys, tout tombe et part,
Compagnons de la marjolaine,
Luzerne et lys, tout tombe et part,
Oh gai !

L'un en avant, l'autre à l'écart,
Compagnons de la marjolaine,
L'un en avant, l'autre à l'écart,
Oh gai !

Habile ou sot, pauvre ou richard,
Compagnons de la marjolaine,
Habile ou sot, pauvre ou richard,
Oh gai !

Et nous de même, au grand départ,
Compagnons de la marjolaine,
Et nous de même, au grand départ,
Oh gai !

Qui donc ici passe aussi tard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui donc ici passe aussi tard ?
C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Oh gai !

MÊME THÈME.

(Variations doubles.)

Qui passe encor là-bas si tard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui passe encor là-bas si tard ?

* * *

Bruyère et thym, rue et verveine,
Qui vient à nous dans le brouillard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui vient à nous dans le brouillard ?

Et toi, grillon, dont l'archet traîne,
Sur qui tiens-tu ton œil hagard?
Compagnon de la marjolaine,
Sur qui tiens-tu ton œil hagard?

Et ta lanterne, toi, phalène?
Et ta lorgnette, toi, lézard?
Compagnons de la marjolaine!
Et ta lorgnette, toi, lézard?

Demeurons cois, sans nulle haleine,
Sous le buisson, notre rempart,
Compagnons de la marjolaine,
Sous le buisson, notre rempart.

Non, ce n'est point une ombre vaine,
Qui rôde ainsi dans l'air blafard,
Compagnons de la marjolaine,
Qui rôde ainsi dans l'air blafard.

C'est un cavalier dans la plaine,
Un cavalier au dur regard,
Compagnons de la marjolaine,
Un cavalier au dur regard.

Il monte un noir coursier d'ébène,
Il porte aussi noir étendard,
Compagnons de la marjolaine,
Il porte aussi noir étendard.

Il brandit pour lance hautaine
Une faux courbée avec art,
Compagnons de la marjolaine,
Une faux courbée avec art.

Et sa faux, sans bruit et sans peine,
Fauche à grands coups, de toute part,
Compagnons de la marjolaine,
Fauche à grands coups, de toute part ;

Fauche les foins, en fleur, en graine,
N'importe, il n'y met nul égard,
Compagnons de la marjolaine,
N'importe, il n'y met nul égard.

Fleur du jardin, fleur souveraine,
Ou celle qui vit à l'écart,
Compagnons de la marjolaine,
Ou celle qui vit à l'écart,

Tout tombe, toute l'herbe humaine,
Le fort, le faible, enfant, vieillard,
Compagnons de la marjolaine,
Le fort, le faible, enfant, vieillard,

Il les couche ainsi par centaine,
Et nous de même, que Dieu gard' !
Compagnons de la marjolaine,
Et nous de même, que Dieu gard' !

La lune en vain nous luit, sereine,
Chacun son tour, chacun sa part,
Compagnons de la marjolaine,
Chacun son tour, chacun sa part.

* * *

Quelqu'un là-bas vient tôt ou tard,
Compagnons de la marjolaine,
Quelqu'un là-bas vient tôt ou tard.

LA CHANSON DE L'ANNÉE.

Sur l'Air : « Vole, mon cœur, vole !
» Et doux, et doux ! »

(Rimes rustiques.)

La nouvelle Année,
Vole, le Temps vole !
La nouvelle Année
S'en vient donc à vous,
    Et doux,
    Et doux,
S'en vient donc à vous ;

Vient à peine née,
Vole, le Temps vole!
Vient à peine née,
Vient à pas de loup,
    Et doux,
    Et doux,
Vient à pas de loup.

Que faut-il vous dire,
Vole, le Temps vole!
Que faut-il vous dire
Pour premier bonjour?
    Et doux,
    Et doux,
Pour premier bonjour?

Faut-il vous sourire,
Vole, le Temps vole!
Faut-il vous sourire

Ou vous fair' la moue?
    Et doux,
    Et doux,
Ou vous fair' la moue?

Moi-même, j'ignore,
Vole, le Temps vole!
Moi-même j'ignore
Notre sort à tous,
    Et doux,
    Et doux,
Notre sort à tous.

Je ne sais encore,
Vole, le Temps vole!
Je ne sais encore
Quel pain cuit au four,
    Et doux,
    Et doux,
Quel pain cuit au four.

Le Temps qui se hâte,
Vole, le Temps vole!
Le Temps qui se hâte,
Et se rit de nous,
Et doux,
Et doux,
Et se rit de nous,

Compose la pâte,
Vole, le Temps vole!
Compose la pâte,
Sans choisir nos goûts,
Et doux,
Et doux,
Sans choisir nos goûts.

Au lieu d'un vain leurre,
Vole, le Temps vole!
Au lieu d'un vain leurre,

Qu'il prenne pour vous,
Et doux,
Et doux,
Qu'il prenne pour vous

La part la meilleure,
Vole, le Temps vole !
La part la meilleure
De l'humain séjour,
Et doux,
Et doux,
De l'humain séjour :

L'amitié, la joie,
Vole, le Temps vole !
L'amitié, la joie,
Loin du bruit des fous,
Et doux,
Et doux,
Loin du bruit des fous.

Et comme verdoie,
Vole, le Temps vole !
Et comme verdoie,
En hiver, le houx,
    Et doux,
    Et doux,
En hiver, le houx ;

Qu'ainsi l'Espérance,
Vole, le Temps vole !
Qu'ainsi l'Espérance,
Neigeât-il sur vous,
    Et doux,
    Et doux,
Neigeât-il sur vous,

Rameau vert, s'élance,
Vole, le Temps vole !
Rameau vert, s'élance

Des frimas jaloux,
Et doux,
Et doux,
Des frimas jaloux!

Telle est la parole,
Vole, le Temps vole!
Telle est la parole
Que j'adresse à tous,
Et doux,
Et doux,
Que j'adresse à tous.

Ne la jugez folle,
Vole, le Temps vole!
Ne la jugez folle,
Ou bien gare à vous!
Et doux,
Et doux,
Ou bien gare à vous!

LE COQ DU RÉVEIL.

THEMA :

« Bonjour, Pierrot ; bonjour, Jacquot ;
» Tuons le coq, tuons le coq.
» Il ne fera plus cocola, cocola » (*ter*).

I

Tuons le coq, le maudit coq ;
Sa voix éveillerait un roc.
Il ne fera plus cocola, cocola,
Il ne fera plus, toujours là, toujours là,
Il ne fera plus cocola, cocola.

Plus de sommeil ; non, plus moyen !
Mais puisqu'il n'a pitié de rien,
Il ne fera plus cocola, cocola,....

Sans ailes, nous planions dans l'air,
Prompts et légers comme l'éclair.

En bas, en haut, de tout côté,
Tout n'était que félicité.

Grâce à lui, plus de beaux rayons,
Plus de charmantes visions !

Il nous a pris nos songes d'or,
Notre plus doux, plus sûr trésor.

Il ne nous laisse aucun repos,
Nous interrompt à tout propos.

Qu'il ne fasse plus cocola, cocola,
Qu'il ne fasse plus, toujours là, toujours là,
Qu'il ne fasse plus cocola, cocola.

II

D'où vient ce coq à l'aigre voix,
Criant toujours sur tous les toits ?

Hélas ! chacun dans sa maison
Peut l'ouïr en toute saison.

On le croyait parti, mais crac !
Voilà notre sommeil à sac.

Partout le même, il a cent noms ;
Mais les meilleurs ne sont pas bons.

Ce fut d'abord le Coq-Latin,
Qui nous éveillait si matin.

Après, ce fut le Coq-d'Amour :
On n'en dort plus, ni nuit ni jour.

Puis, Coq-d'Argent, nous trouble-t-il
De son fausset clair et subtil ?

Puis, Coq-de-Gloire, oh ! quel éclair !
Et comme il tient la crête en l'air !

Coq-du-Pouvoir, toujours au seuil,
Toujours au guet, sans fermer l'œil.

N'oublions pas le Coq-Gaulois,
Toujours rêvant nouveaux exploits.

C'est celui-là, toujours chantant,
Qui vous réveille à tout instant !

Et sur les mers si l'on s'enfuit,
Le Coq-Anglais vous y poursuit.

Et puis le Coq-Américain,
Avec son cri républicain !

Et sur eux tous, la plume au vent,
Coq-du-Progrès, qui va devant.

Dès qu'on s'arrête, le gaillard
Entonne le Chant du Départ.

Oh ! le bon lit qu'on s'était fait !
A peine fait, il le défait.

Ainsi partout le maudit coq,
Quoi que l'on fasse, vous est hoc.
Il ne fera plus cocola, cocola,
Il ne fera plus, toujours là, toujours là,
Il ne fera plus cocola, cocola.

III

Voici son nom le plus commun :
Coq-du-Devoir, coq de chacun.

Pour tous enfin, c'est le Coq-Noir
Dont on dirait sans nul espoir :
Il ne fera plus cocola, cocola.....

Avec lui tout s'en est allé,
La vie est un songe envolé,
Qui ne fera plus cocola, cocola.....

C'est là le grand trouble-sommeil,
Mais qui le moins tient en éveil.
Et pourtant il fait cocola, cocola....

Coq de malheur, qui le tûra?
Et, le tuant, qui lui dira :
Tu ne feras plus cocola, cocola....

Celui qui peut faire de l'œuf
Sortir un autre coq tout neuf,
Qui ne fasse plus cocola, cocola....

Bonsoir, Pierrot! bonsoir, Jacquot!
Notre coq ne sonne plus mot.
Il ne fera plus cocola, cocola,
Il ne fera plus, toujours là, toujours là,
Il ne fera plus cocola, cocola.

FRÈRE JACQUES.

THEMA :

« Frère Jacques,
» Dormez-vous ?
» Sonnez les matines,
» Dig din don. »

Frère Jacques,
Frère Jacques,
L'air est doux,
Levez-vous.

Cloches argentines
Sonnent les matines,
  Dig din don,
  Dig din don.

  Frère Jacques,
  Frère Jacques,
  Regardez !
  Entendez,
Quel beau chant d'aurore
Vient pour vous d'éclore !
  Dig din don,
  Dig din don.

  Frère Jacques,
  Frère Jacques,
  Chantez donc !
  Dansez donc !

La vie et son rève
En trois mots s'achève :
Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Qui vient là,
Et s'en va ?
C'est l'Amour qui sonne :
Il n'attend personne.
Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Même à deux,
Hasardeux,

Hasardeux voyage !
Choc dans le nuage !
Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Vous rêvez,
Vous avez,
Quand la Gloire approche,
Votre coup de cloche,
Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Que dit-on ?
Votre nom

Court la terre et l'onde,
Fait le tour du monde,
Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
C'est la nuit,
Plus de bruit :
Rien que la chapelle
Qui dans l'ombre appelle,
Dig din don,
Dig din don.

Frère Jacques,
Frère Jacques,
Aucun son,
La chanson

Pour vous est finie,
Vieille litanie,
Dig din don,
Dig din don.

Autres Jacques,
Autres Jacques,
Reprenez,
Soutenez
Le chant qui ne tombe
Pour un qui succombe,
Dig din don,
Dig din don.

Nouveaux Jacques,
Nouveaux Jacques
Sont passés,
Remplacés,

Et le chœur immense
Sans fin recommence.
Dig din don,
Dig din don.

Sonnez, Jacques,
Nos fils Jacques !
Dans la tour
Il fait jour.
Jeunes voix mutines,
Sonnez les matines,
Dig din don,
Dig din don.

Voyez, Jacques,
Nos fils Jacques !
Gais oiseaux,
Clairs ruisseaux,

Fraîches églantines,
Tous sonnent matines,
Dig din don,
Dig din don.

Car, ô Jacques,
Nos fils Jacques,
Pour chacun
Vient l'air brun,
Vient le soir qui pleure...
Vêpres sonnent l'heure,
Dig din don,
Dig din don.

Mais, ô Jacques!
Nous tous Jacques,
Au lointain,
Quel matin

Rend à la poussière
Sa chanson première?
Dig din don,
Dig din don.

ENVOI

A mon ami FRITZ BERTHOUD.

Frère Jacques,
Ami Jacques,
Ma chanson
Sans façon

Vous suit en cachette,
Fidèle clochette,
Dig din don,
Dig din don.

TROIS BEAUX GARÇONS.

SUR LE THÊME :

« Trois chevaliers reveuant de la guerre. »

I

Trois beaux garçons s'en allaient par le monde,
Allaient roulant sur la machine ronde,
Et tra ! tralerala !
Sur la machine ronde.

A l'un son père a dit : « Prends cette canne,
Vois du pays, et ne sois pas un âne,
    Et tra ! tralerala !
    Et ne sois pas un âne ! »

Son oncle à l'autre a dit : « Prends cette bourse,
Pour la remplir n'épargne aucune course,
    Et tra ! tralerala !
    N'épargne aucune course. »

A l'autre, enfin, sa mère, vieille et triste,
A dit : « Mon fils, hélas ! que Dieu t'assiste !
    Et tra ! tralerala !
    Hélas ! que Dieu t'assiste ! »

Ont tant marché par la forêt profonde,
Ont tant cherché par la forêt du monde,
    Et tra ! tralerala !
    Par la forêt du monde,

Qu'ils sont venus au pied d'une tour forte,
Sans escalier, sans fenêtre et sans porte,
    Et tra ! tralerala !
    Sans fenêtre et sans porte.

Jeune beauté se tient sur la muraille,
Et de ses yeux leur sourit et les raille,
    Et tra ! tralerala !
    Leur sourit et les raille.

Son œil ressemble à la mer qui sommeille,
Et son sourire au flot blanc qui s'éveille,
    Et tra ! tralerala !
    Au flot blanc qui s'éveille.

Blanche est sa robe, et blanche sa poitrine,
Comme s'il eût neigé sur l'aubépine,
    Et tra ! tralerala !
    Neigé sur l'aubépine !

[redacted] ses cheveux, une fleur se dénoue :
[redacted] est la fleur, ou la rose, ou la joue ?
[redacted] tra ! tralerala !
[redacted] rose ou la joue ?

Ainsi [redacted] eux elle se penche,
L'un de ses [redacted] accoudé sous la manche,
Et tra ! [redacted] !
Accoudé [redacted] la manche.

[redacted]

« Dame, dit l'un, [redacted] et sur l'onde
J'ai fait le tour, [redacted] le tour du monde,
Et tra ! tralerala !
J'ai fait le tour du monde.

» Mais à vos pieds, parmi tout ce qui brille,
Rien ne vous va pas même à la cheville,
Et tra ! tralerala !
Pas même à la cheville.

» J'ai cependant rapporté dans mon coffre
Cent raretés ; prenez, je vous les offre,
Et tra ! tralerala !
Prenez, je vous les offre.

» Sur mon bâton sont inscrits mes voyages ;
Je vous ferai voir tous ces beaux rivages,
Et tra ! tralerala !
Voir tous ces beaux rivages.

» Au gré du vent sur l'élément liquide,
Ou sur les monts, je serai votre guide,
Et tra ! tralerala !
Je serai votre guide.

» — Beau voyageur, tout voir bien peu me tente,
Et de ma vue ici je me contente,
Et tra ! tralerala !
Ici je me contente :

» Là-bas, la mer, où les vents sont en plaine ;
Ici, les bois, qui leur font perdre haleine,
Et tra ! tralerala !
Qui leur font perdre haleine.

» En haut, le ciel : il n'y manque l'espace !
En bas..... eh bien, le voyageur qui passe,
Et tra ! tralerala !
Le voyageur qui passe.

» — Par mon bâton ! car mon bâton est fée,
Il portera votre nom pour trophée,
Et tra ! tralerala !
Votre nom pour trophée.

» Tant votre tour orgueilleuse soit-elle,
Pour lui, pour moi, ce n'est que bagatelle,
Et tra ! tralerala !
Ce n'est que bagatelle.

» Nous avons vu, tous deux, bien d'autres cimes,
Où, triomphants, enfin nous nous assîmes,
Et tra ! tralerala !
Enfin nous nous assîmes. »

Il dit, et fait dans le mur une entaille,
Y pose un pied, et grimpe à la muraille,
Et tra ! tralerala !
Et grimpe à la muraille.

A son bâton, qu'il plante dans la roche,
Il se suspend, toujours plus haut s'accroche,
Et tra ! tralerala !
Toujours plus haut s'accroche.

Mais son bâton, soudain, craque et se casse,
Et le voilà qui n'a plus son échasse,
Et tra ! tralerala !
Qui n'a plus son échasse.

Contre le mur il glisse, il dégringole,
Et notre belle en rit comme une folle,
Et tra ! tralerala !
En rit comme une folle.

« Pour vous guérir, beau conquérant superbe,
Dans la forêt cherchez quelque bonne herbe !
Et tra ! tralerala !
Cherchez quelque bonne herbe ! »

III

Le second dit : « Ecoutez ma supplique :
Je suis un homme éminemment pratique,
Et tra ! tralerala !
Eminemment pratique.

» Achetez-vous trois cents robes de soie,
Trois cents colliers : j'en aurai de la joie,
Et tra ! tralerala !
J'en aurai de la joie.

» Bâtissez-vous des palais de plaisance,
Où, jour et nuit, on chante, on rie, on danse,
Et tra ! tralerala !
On chante, on rie, on danse.

» Et tout d'abord, pour ne pas être vague,
A votre doigt mettez donc cette bague,
    Et tra ! tralerala !
    Mettez donc cette bague.

» De diamants elle est tout égayée :
Vingt mille écus je l'ai, ma foi, payée,
    Et tra ! tralerala !
    Je l'ai, ma foi, payée !

» — Pour diamants, j'ai mes fleurs de montagne,
Et pour châteaux..... mes châteaux en Espagne,
    Et tra ! tralerala !
    Mes châteaux en Espagne.

» J'ai, pour chanteurs, le bouvreuil et le merle,
Et la fauvette avec sa voix de perle,
    Et tra ! tralerala !
    Avec sa voix de perle.

» Ainsi, monsieur l'homme de bien si riche,
Gardez votre or, et n'en soyez pas chiche,
Et tra ! tralerala !
Et n'en soyez pas chiche.

» — L'or, reprend-il, est le roi de la terre,
Roi de la paix, aussi roi de la guerre,
Et tra ! tralerala !
Aussi roi de la guerre.

» Rien ne le vaut pour les métamorphoses,
Vous l'allez voir ! car je fais bien les choses,
Et tra ! tralerala !
Car je fais bien les choses.

» J'ai fait couler, sur un nouveau système,
Des canons d'or et des boulets de même,
Et tra ! tralerala !
Et des boulets de même.

» En vain vos yeux me font rude sortie,
Ces canons-là savent la repartie,
Et tra ! tralerala !
Savent la repartie. »

Et ce disant, il les charge sur l'heure
De poudre d'or, c'est encor la meilleure,
Et tra ! tralerala !
C'est encor la meilleure.

Contre la tour il en tire à mitraille ;
Mais il en est pour ses frais de bataille,
Et tra ! tralerala !
Pour ses frais de bataille.

« Oh ! dit la belle, oh ! je vous rends justice,
Oh ! quel beau feu, quel beau feu d'artifice,
Et tra ! tralerala !
Quel beau feu d'artifice !

» Courez après, courez, je vous en prie,
Après votre or, qui gît dans la prairie,
Et tra ! tralerala !
Qui gît dans la prairie.

» Peut-être un jour irez-vous aux béquilles ;
Ramassez donc votre sac et vos quilles,
Et tra ! tralerala !
Votre sac et vos quilles. »

Et là-dessus, sans honte et sans rancune,
Ses balles d'or il ramasse une à une,
Et tra ! tralerala !
Il ramasse une à une.

IV

Le dernier dit..... Non, il ne peut rien dire,
Tant son cœur bat, et se gonfle et soupire,
Et tra ! tralerala !
Et se gonfle et soupire.

Il regardait en haut vers la tourelle :
« Oh ! pensait-il, oh ! j'irais bien vers elle,
Et tra ! tralerala !
Oh ! j'irais bien vers elle.

» Ni mur d'airain, ni tour inaccessible,
Non, rien pour moi ne serait l'impossible !
Et tra ! tralerala !
Ne serait l'impossible !

» En haut mon cœur me pousse et me soulève ;
Mais je n'aurais, hélas ! fait qu'un beau rêve !
Et tra ! tralerala !
Hélas ! fait qu'un beau rêve ! »

Et triste et fier, il détourna la tête......
« Oh ! dit la belle, il est bien malhonnête !
Et tra ! tralerala !
Il est bien malhonnête ! »

Sourcils froncés, sa colère est si grande,
Que de sa tête en tomba sa guirlande,
Et tra ! tralerala !
En tomba sa guirlande.

Il la reçoit ; la belle le regarde :
« Au moins, fait-il, ceci, que je le garde !
Et tra ! tralerala !
Ceci, que je le garde !

» Pour le payer je n'ai rien ni personne,
Rien que mon cœur : belle, je vous le donne,
Et tra ! tralerala !
Belle, je vous le donne. »

Et tout soudain, comme au ciel l'alouette
Monte au bon Dieu, le bonjour lui souhaite,
Et tra ! tralerala !
Le bonjour lui souhaite,

D'un tel essor, d'un élan si fidèle
Lui croît le cœur, que son cœur prend une aile,
Et tra ! tralerala !
Que son cœur prend une aile.

Et sans argent ni bâton de voyage,
Il est en haut, plus léger qu'un nuage,
Et tra ! tralerala !
Plus léger qu'un nuage.

Lors dit la belle avec un regard tendre :
« Pourquoi, monsieur, pourquoi me faire attendre ?
Et tra ! tralerala !
Pourquoi me faire attendre ?

» Mais, tout d'abord, rendez-moi ma couronne,
En attendant que moi je vous la donne,
Et tra ! tralerala !
Que moi je vous la donne.

» Elle n'est d'or, mais bien de rose franche ;
Quant à ma main, on prétend qu'elle est blanche
Et tra ! tralerala !
On prétend qu'elle est blanche.

» Mettez-vous là ; bientôt viendra mon père ;
Vous l'aimerez, j'aimerai votre mère,
Et tra ! tralerala !
J'aimerai votre mère. »

Et dans la tour, où jamais rien ne tremble,
Cachés au monde, ils sont heureux ensemble,
Et tra ! tralerala !
Ils sont heureux ensemble.

Ainsi l'amour fait quelquefois des siennes,
Si l'on en croit les histoires anciennes,
Et tra ! tralerala !
Les histoires anciennes.

CHANSONS DU SOIR

SECONDE PARTIE

CHIMIE.

Le soir vient à pas lents, mais il vient : il prolonge
Ces rayons qui du jour semblent être le songe,
Le songe fugitif et se perdant sans bruit
Dans l'inconnu sommeil d'une insondable nuit.

* * *

Nuit terrible, nuit solennelle,
Qu'est-ce qui couve sous ton aile,
Qu'est-ce qui dort ?
Est-ce la vie, est-ce la mort ?

De ton abîme où tout s'enfonce,
Sortira-t-il, pour ta réponse,
Un nouveau jour, un nouveau bien,
Ou rien ?

* * *

Pourquoi te troubles-tu, mon âme, devant elle?
Ne sens-tu pas en toi la Présence immortelle
De ce qui vit, qui reste, et ne saurait finir,
De ce qui te fit être et te peut rajeunir?
En vain l'ombre te couvre, et même tes pensées
T'échappent feuille à feuille, au vent noir dispersées;
Nul élément jamais tout entier ne périt,
Et ce qui te fit toi dans la vie est inscrit.
Tu pourras y dormir des milliards d'années,
Comme la nébuleuse attend ses destinées,
Comme le roi des monts, avant que de surgir,
A vu des océans sur sa tête mugir.
Y fusses-tu sans même en avoir connaissance,
Tu seras là pourtant, cachée en ton essence,

Comme au sein maternel l'enfant que rien n'instruit
Vit, ignorant sa vie et celle qui la suit.
Tu fus toi, tu dois donc avoir quelque parcelle
Qui ne saurait en tous être même étincelle :
Autrement, si chacun n'avait son germe à soi,
Eux ne seraient pas eux, tu ne serais pas toi.

* * *

Purs éléments, subtils atomes,
Vous qui peuplez les noirs royaumes
Du noir chaos,
Toujours sans place et sans repos ;
Unissez-vous contre ce germe !
Frappez, foulez, frappez sans terme !
Indestructible, il reste ferme ;
Méconnaissable et sans appui,
Mais lui !

* * *

Quel est ce germe! en quoi l'un n'est-il pas le nôtre ?
Comment sont-ils pareils et chacun d'eux tout autre ?
Tu n'en sais rien, mon âme, et n'en peux rien savoir,
Car jusque dans ce fond tu ne peux pas te voir.
Mais tu te sens toi-même, et, si ton corps succombe,
Tu sais bien que c'est toi qui marches vers la tombe.

Ce germe, ton bien propre, y descend-il aussi?
Est-il esprit, matière, ou ce qu'on nomme ainsi ?
Admettons qu'il retourne à l'océan des choses :
Eh bien ! que voyons-nous en leurs métamorphoses ?
Que la Nature, exacte et soigneuse en ses lois,
Des mêmes éléments faisant divers emplois,
En retrouve toujours, sans gain et sans usure,
Toujours le même nombre et la même mesure.
Ainsi dit la Science: elle pose ce fait,
Que tout, dans ses calculs, vérifie en effet.
Et la Nature ainsi, la divine ouvrière,
Du Temps et de l'Espace ayant pleine carrière,
Ramène et reprend tout à son creuset béant.
Si donc rien ne s'y perd et ne rentre au néant ;

Si sa main, combinant les matières premières,
Dans l'animal, la plante, et les sels et les pierres,
Dans les eaux, dans la nue et l'air inhabité,
En a, ni plus ni moins, la même quantité ;
Si, quand elle a besoin d'azote ou de carbone,
Ce qu'elle en ôte à l'un, à l'autre elle le donne,
Comment, germe cent fois plus simple et précieux,
Pourrait-elle te perdre et te quitter des yeux?

* * *

Ne rien sentir, ne rien connaître,
Ce n'est pas ne rien être ;
La mort n'est qu'un plus grand repos
Pour de plus grands travaux.
Du voyageur lassé qui sur le pont sommeille,
Nulle vague, nul vent n'attire plus l'oreille,
Il dort.
Tout à coup il s'éveille,
Au port.

* * *

Ainsi, mon âme, ô toi, voyageuse invisible,
Impalpable, et peut-être à toi-même insensible,
Papillon que l'hiver de la vie a transi,
Un temps plus ou moins long tu dormiras ainsi ;
Puis, d'un nouveau printemps la saison revenue,
Tu sentiras encor sur toi passer la nue,
Et le nouveau soleil perçant à l'horizon
Percer aussi les murs de ta noire prison,
Fondre cette enveloppe où tu te tiens blottie,
Ranimer l'étincelle en ta cendre amortie,
Et, comme à ce qui dort dans la roche ou le fer
Le feu rouvre en vapeur un passage dans l'air,
Te rappeler au jour, dégager cette essence
Qui n'est qu'à toi, sur qui nul agent n'a puissance
Au point de la détruire ou d'en faire un emploi
Où tu serais un autre et ne serais plus toi.

Mais tes sœurs ont aussi mêmes droits, mêmes forces :
Toutes vous vous tendez mutuelles amorces ;
On s'attire, on se veut, pour ravir, pour donner.
Prends donc garde, mon âme, à te bien combiner.

Des éléments impurs fuis l'impur mariage,
Qui renverrait pour toi le moment du triage.
Incorporée en eux, et l'ayant bien voulu,
Tu serais l'oiseau d'or enfermé dans la glu;
Tu serais le cristal dans la profondeur sombre
Du rocher qui le tient pour des siècles sans nombre.
Mais, fusses-tu noyée aux plus noirs océans,
Ou prise sous le pied des rocs les plus géants,
Tu n'échapperas point : tu reçus ta semence;
Elle reparaîtra dans le creuset immense
Où la Vie en son souffle, en son penser divin,
Saura te retrouver et te reprendre enfin,
Comme elle fait jaillir, sans effort, à toute heure,
Le feu du fer qui crie ou du tison qui pleure.

* * *

O vous qui nous rendez l'art du magicien,
Savants, qui ne croyez qu'à vos laboratoires,
Quand la Nature est là, pourquoi douter du sien,
Sans lequel cependant les vôtres ne sont rien?

Vous pour qui tout le reste est de vieilles histoires,
Croyants de la Nature, au moins croyez-y bien !
Jamais oisive ni stérile,
Laborieuse et non fébrile,
Elle ne perd pas un instant.
Tout vit pour elle et fait sa joie.
Aux temps voulus elle l'emploie,
Ou le laisse à l'état latent ;
Mais, toujours sûre de sa proie,
Elle l'attend.
Ne crois donc pas qu'elle t'oublie,
O mon âme ! dans ton sommeil.
Il est son œuvre, et le réveil
Sera la fin, l'œuvre accomplie,
Qui te délie.

* * *

Peut-être bien changée, alors tu renaîtras ;
Mais, troublée ou sans peur, tu te reconnaîtras,

Comme, lorsque d'un rêve en sursaut on s'éveille,
On se dit : C'est bien moi qui m'endormis la veille.
Cependant, plus encor qu'en ton premier séjour
Où, tout en restant soi, l'on change chaque jour,
Tu sentiras tomber, pareils à des scories,
A des fruits avortés, à des feuilles flétries,
Tes songes d'ici-bas, dont tu faisais ta foi,
Dont tu faisais ta vie, et qui n'étaient pas toi.
De même tu verras passer de ta mémoire
Tout ce qui ne fait pas ligne dans ton histoire,
Comme, en tes souvenirs par le Temps confondus,
Plusieurs te reviendront que tu croyais perdus.

En tressailliras-tu d'espérance ou de crainte ?
D'une nouvelle mort subiras-tu l'étreinte ?
En toi sentiras-tu, plus aveugle et plus vain,
Le terrestre élément résister au divin,
Ou celui-ci vainqueur, ton salut et ta joie,
Réagir contre l'autre et lui ravir sa proie?

L'Etre d'où vient ton être, il n'est que ce recours !
Ne le fuis pas, mon âme, en tes sombres détours,
Et songe, quand la vie en toi baisse ou remonte,
Qu'à celui qui la donne il en faut rendre compte.

* * *

Il suffit d'un soupir
Qui pour toi le réclame.
Courage donc, mon âme !
Ne laisse pas languir,
Ne laisse pas noircir
Ta flamme.
La vie est pour les forts.
La mort est pour les morts.

HOMUNCULUS.

Il est un petit homme
Que nul n'a jamais vu
    Ni connu,
Dormant d'un très bon somme
Dans son berceau, tout nu,
    Tout menu.

Qu'il dorme bien,
Qu'il dorme bien !
Qu'il se dorlote bien !
Sans se douter,
Sans se douter,
Sans se douter de rien.

Son berceau, c'est notre être,
Qu'il tient dans son sommeil
En éveil ;
Car sans nous apparaître,
Et si petit qu'il soit,
Il nous voit.

Comme un gland est un chêne
Plié dans son étui,
Son appui,
Il est nous, dans sa gaîne,
Et chacun, pour son bien,
A le sien.

Il est plus diaphane
Que le souffle argentin
Du matin ;
Le moindre vent le fane
Et le fait tressaillir
Et pâlir.

Si son berceau se tache,
S'il s'y glisse en rampant
Un serpent,
En vain on le lui cache,
Il en a de l'émoi,
De l'effroi.

Il est dans sa nature
De sentir en dormant
Si l'on ment.
Bénigne créature,
Il abhorre le mal,
Son rival.

Son sommeil se prolonge
Tantôt plus, tantôt moins,
Sans témoins,
Sans que, même en un songe,
Personne ait eu l'espoir
De le voir.

Mais il est; il habite
En nous, sans faire bruit,
Et nous suit.
Il se plaint, il s'agite
Si nous ne marchons pas
Bien au pas.

Des savants qu'on renomme
Ont usé leurs creusets,
Vains essais,
Pour faire un petit homme
Semblable à celui-là
Que voilà.

C'est un plus grand Chimiste
Qui le fit, le forma,
L'anima,
Et, patient artiste,
Ne veut le mettre au jour
Qu'à son tour.

Il est sous notre garde,
Il nous est confié,
Et lié.
Qu'il avance ou qu'il tarde,
Nous et lui, c'est tout un :
Sort commun.

Devenu plus agile,
Quand doit-il s'éveiller,
Gazouiller ?
Quand son berceau fragile
En pièces s'en ira,
Tombera.

Alors, le petit homme,
Plus grand qu'aucun de nous,
Que nous tous,
S'il a fait un bon somme,
Bénira ce réveil
Sans pareil.

Qu'il dorme bien,
Qu'il dorme bien,
Qu'il se dorlote bien !
Sans se douter,
Sans se douter,
Sans se douter de rien.

LA CHANSON DE L'ALOUETTE.

(Sur un distique villageois.)

« Alouette, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud. »

De son nid caché sous l'herbe,
Où ses œufs gardent encor
Leur secret, leur doux trésor,
L'oiseau voit le ciel superbe.

Il ferme en vain sa prunelle,
Elle s'ouvre malgré lui ;
Sous l'azur elle a relui ;
Il lève un œil, lève une aile.

Ses deux ailes étendues
Sur le nid sont toujours là,
Mais le dépassent déjà,
Déjà dans l'air suspendues.

C'en en fait, l'oiseau s'enlève,
Battant les airs à la fois
Et de l'aile et de la voix,
Montant comme on monte en rêve.

A ses pieds, dans les prairies,
Hautes meules, longs andains
Aplanissent les gradins
De leurs collines fleuries.

Et déjà les plus grands chênes
Ne sont plus que des halliers ;
Et des joncs, les peupliers
Bordant les rives prochaines.

Comme le poisson qui monte
Le fond noir du gouffre amer,
Elle, de cette autre mer
Gravit les flots et les dompte :

Océan plus vaste encore,
Plus bleu, plus illimité,
Qui s'enfuit de tout côté,
Au couchant comme à l'aurore.

Toujours droit au-dessus d'elle
Elle suit, sans craindre rien,
Son sentier aérien,
Qu'elle taille à grands coups d'aile.

Elle monte, elle s'enivre
De son vol audacieux,
Qui la pousse vers les cieux
Et que l'œil a peine à suivre.

Dans l'azur elle est perdue,
Mais sans la voir on l'entend,
Toujours montant et chantant,
Libre voix de l'étendue.

Puisque tu n'es pas muette
Devant le ciel, comme nous,
Devant l'abîme au-dessous,
Chante donc, vive alouette,

Alouette, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud.

Dis-lui tout, sans lui rien taire :
Comme au loin le jour décroît,
Et déjà comme il fait froid
Dans les cœurs et sur la terre !

Dis, pour un dont la charrue
Tire l'or de ses sillons,
Combien d'autres en haillons
Qui grelottent dans la rue.

Dis-lui que si la matière
A nos pieds vient se coucher,
Nous aplanit tout rocher,
Notre cœur reste de pierre.

Loin de la céleste route,
Dis-lui comment des humains
S'enfoncent tous les chemins
Dans la froide nuit du doute.

De tout temps, de rive en rive,
Dis-lui les peuples errants,
Dis-lui les cœurs soupirants,
Sans qu'hélas ! son règne arrive.

Dis surtout, dans ta prière,
Dis comment nous nous payons
Du faux jour, des faux rayons
De notre obscure lumière.

Dis-lui tous ces vents funèbres
Qui tombent en glace sur nous,
Et comment nous marchons tous
A tâtons dans nos ténèbres.

Ah! du moins si la souffrance
Reste notre dure loi,
Qu'il rallume en nous la foi,
Qu'il réchauffe l'espérance!

Prie ainsi, prie, invisible,
Un plus invisible encor,
Mais qui soutient ton essor
Et rend ton aile invincible.

Ainsi le cœur qu'il anime
D'un même élan monte à lui,
Et sent un secret appui
Sur les terreurs de l'abîme.

Mais l'azur qui te recèle
De nouveau te laisse voir,
Là, comme un petit point noir,
Ici, comme une étincelle.

Et, ta requête achevée,
Tu te balances dans l'air,
Puis, comme un trait, un éclair,
Tu t'abats sur ta couvée.

Mais revole, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud ;

Le prier qu'il nous envoie
De quoi mûrir nos moissons,

De quoi fleurir nos buissons,
Dans les cœurs soleil et joie.

Alouette, vole en haut
Prier Dieu qu'il fasse chaud.

AU DELA.

Il est bien au delà du monde,
Au delà,
Au delà,
Un lieu que nul regard ne sonde,
D'où rien ne sort qui nous réponde,
Mais où le cœur toujours vola,
Au delà,
Au delà.

Quand l'univers se déroula
Au delà,
Au delà.

Pôle invisible de notre être,
Au delà,
Au delà,
Quand te verrons-nous apparaître
Sur cet océan du Peut-être,
Dont toujours le bord recula
Au delà,
Au delà.

O toi ! qui partout nous appelles
Au delà,
Au delà,
Pour ces demeures éternelles
Quand aurons-nous enfin des ailes,
Que nous puissions nous poser là,
Au delà,
Au delà !

GAITÉ.

A Mlle EMMA *****.

On prétend que je suis triste,
Emma, vous m'en accusez.
Eh bien, rien ne vous résiste,
Les nuages sont passés.
A votre voix ils s'envolent,
Dans les airs ils dégringolent
Comme en un beau jour de mai.
Soyons gai !

Cette pure et douce brise
Nous rend le cœur plus léger,
Et notre âme se sent prise
Du désir de voyager.
Qu'importe à cette hirondelle
Qui s'enlève d'un coup d'aile,
Telle autre au vol fatigué !
Soyons gai !

Nous prenons par la montagne,
Et nous allons nous percher,
Vieux rêveur, jeune compagne,
Sur notre banc de rocher.
Avant nous, sur cette pierre,
Combien d'autres en arrière
Ont cru leur songe aussi vrai !
Soyons gai !

Oh ! le songe de la vie !
Si pour nous il est le seul,

Qu'on s'y plonge et qu'on s'y fie
Comme on se fie au linceul!
Qu'importe que d'autres pleurent,
Qu'importe que d'autres meurent!
Même sort nous est légué.
Soyons gai!

Vous méritez d'être aimée,
Et plus d'un vous le dira,
Et la terre, alors charmée,
Autour de vous fleurira.
Je l'ai rêvée aussi belle,
Mais pour la moisson rebelle
En vain je me fatiguai.
Soyons gai!

O Gaîté! joyeuse cime
Du cœur qui va s'élevant,
O don vulgaire ou sublime!
Vulgaire le plus souvent;

Oui, malgré tout, oui, je t'aime ;
Malgré le sombre anathème
Du Sort contre nous ligué,
Soyons gai !

Mlle SANS-MALICE.

Pour une grande fille
Qui ne sait que jouer,
Je suis assez gentille,
Mais, faut-il l'avouer ?
J'ai si peu de malice
Que vraiment, je le croi,
Monsieur de la Palisse
En avait plus que moi.

Je suis sans conséquence
Et n'ai pas dans les yeux
La muette éloquence
D'autres qui parlent mieux.
J'ai si peu de malice
Que vraiment, je le croi,
L'onde qui court et glisse
Babille mieux que moi.

Que mes yeux soient bleu tendre,
Ce bleu-là n'est pas clair :
Ils ne font rien entendre,
Ils ne parlent qu'en l'air.
J'ai si peu de malice
Que ma chatte, je croi,
Ouvre, plisse et déplisse
Un œil bien mieux que moi.

Ma chevelure blonde
Trop souvent, sur mon cou,

Dérive, onde après onde :
C'est bête à rendre fou !
J'ai si peu de malice
Qu'un oiseau, je le croi,
Qui se lustre et se lisse,
Est mieux coiffé que moi.

Que de cheveux qui roulent
D'un air bien plus coquet,
Mais qui, dit-on, s'écroulent,
Le soir, sur le parquet !
J'ai si peu de malice
Qu'il me suffit, je croi,
Que ma main se remplisse
De mes cheveux à moi.

On ne sait si ma joue
Est rose ou blanche, mais
La couleur qui s'y joue
Ne la quitte jamais.

J'ai si peu de malice
Que j'aime mieux, je croi,
Pour que rien n'en pâlisse,
Mettre mon rouge à moi.

Je n'ai pas une taille
Faite au tour, comme on sait :
Aussi, point de bataille
Entre elle et mon corset.
J'ai si peu de malice
Qu'une abeille, je croi,
N'est pas plus au supplice
Dans sa robe que moi.

Une jeune coquette
Tend sa main à baiser :
Affaire d'étiquette,
Que l'on peut refuser.
J'ai si peu de malice
Que je tiendrais, je croi,

Mes mains sous ma pelisse,
Si l'on venait à moi.

Lorsque l'on m'interroge,
Sans répondre, je ris :
C'est ainsi qu'on déloge,
Me dit-on, les maris.
J'ai si peu de malice
Qu'il me faut, je le croi,
Un rire qui jaillisse,
Pour s'entendre avec moi.

Il est vrai qu'un jeune homme
Me lorgne tant qu'il peut,
Mais sans rien dire en somme ;
Qu'est-ce donc qu'il me veut ?
J'ai si peu de malice
Que sur lui, je le croi,
Pas même la police
N'en saurait plus que moi.

Ah ! s'il était aimable
Aussi bien qu'il sourit ;
Sans faire l'agréable,
S'il avait de l'esprit ;
J'ai si peu de malice
Que, lui n'étant, je croi,
Monsieur de la Palisse,
Il en aurait pour moi.

LINA.

Qui doucement chemine
Comme, où Dieu l'inclina,
Le ruisseau qui badine
Et rit sous l'aubépine ?
Lina.

Qui veut, sur la colline
Que le ciel lui donna,
N'être qu'une églantine
Cachée et qu'on devine ?
Lina.

Quelle est sous la charmille,
Qui s'en illumina,
Ce rayon qui scintille,
Cet œil bleu qui pétille?
Lina.

Quand renaît la pervenche,
Que l'hiver moissonna,
Au bois, en robe blanche,
Qui vers elle se penche?
Lina.

De fleurs des monts, trophée
Que sa main butina,
Qui redescend coiffée,
Comme une jeune fée?
Lina.

Qui, les cheveux en onde,
D'épis se couronna,

Et fit dire, à la ronde :
« Blonds épis, tête blonde ? »
Lina.

Qui, tenant une pêche,
En riant la tourna,
Sans nul air de pimbêche,
Vers sa joue aussi fraîche ?
Lina.

Sur sa lèvre vermeille
Quelle est celle qui n'a
Que le miel de l'abeille,
Sans le dard qui s'éveille ?
Lina.

D'une longue tourmente
Dont le flot l'entraîna,
Qui donc, que je ne mente !
Nous revient plus charmante ?
Lina.

Quelle est, et c'est tout dire,
Celle dont même on a,
Sût-on mal la décrire,
Encore un doux sourire?

Lina.

UNE REINE.

C'est bien une reine,
Nul ne dira non.
Elle en a le nom,
La beauté sereine.
C'est bien une reine.

Au bord des ruisseaux,
Même au bord du Rhône,
C'est là qu'elle trône,
Au chant des oiseaux,
Au chant des ruisseaux.

Elle a les abeilles
Pour dames de cour :
Chacune à leur tour,
Et toutes pareilles,
Elle a les abeilles.

Point d'autre flatteur
Que la brise émue.
La reine salue,
Sans air de hauteur.
Point d'autre flatteur.

Aucune ètiquette ;
Et pourtant de l'or,
Des perles encor,
Même à sa jaquette.
Mais nulle étiquette.

Pour tout baisemain,
Le baiser de l'onde,
Sans plus de faconde

Suivant son chemin,
Sur ce baisemain.

Son heureux empire,
Ce sont les prés verts,
Les taillis couverts,
Le flot qui soupire.
C'est là son empire.

Fleur parmi les fleurs,
Nulle qui la craigne,
Nulle à qui son règne
Ait coûté des pleurs.
Fleur parmi les fleurs.

Telle est cette reine
Aux cheveux dorés,
La Reine des prés,
Des prés souveraine.
Telle est cette reine.

LA PROMENEUSE.

Dans les bois, ô promeneuse
A l'œil noir, riant et doux,
A quoi pensez-vous, rêveuse,
A quoi pensez-vous?

Dans les bois, et n'ayant crainte
Ni des bergers ni des loups,
A quoi pensez-vous, sans feinte,
A quoi pensez-vous?

Lorsque les forêts profondes,
Comme la mer en courroux,
Sous le vent roulent leurs ondes,
A quoi pensez-vous ?

Est-ce à leur cime orageuse,
Est-ce à leur calme au-dessous,
Que vous pensez-là, songeuse ?
A quoi pensez-vous ?

Ou peut-être faut-il dire
(Pardonnez mes propos fous),
Non pas « à quoi, » mais, sans rire,
« A qui » pensez-vous ?

— Dans les bois je me promène,
C'est mon goût, chacun le sien ;
Mais ici rien ne m'amène,
Je ne pense à rien.

« A qui ?... » je vous complimente,
Comme vous devinez bien !
Donc, que l'un ou l'autre mente,
Nous n'en savons rien.

Et pourtant, s'il faut vous dire
(Mais cela bien entre nous)
A qui je pense sans rire,
Ce n'est pas à vous.

LA SAGESSE DE L'OURS.

Voici les termes consacrés
D'un vieux dicton, rustique adage :
« Si le soleil luit sans nuage
Sur la Chandeleur, vous saurez
Qu'un hiver encor vous aurez.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne. »

Lorsque sans rime ni raison
Un inconnu vous complimente,
Vous dit : mon cher ! et vous tourmente
De ses bons mots hors de saison,
Rentrez bien vite à la maison.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Lorsque, déjà sur son déclin,
Une beauté toujours nubile,
Mais qui n'en est que plus habile,
Dresse sur vous un œil câlin,
Fuyez comme on fuit le Malin.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Comme la neige au clair soleil,
Qui semble la rendre plus blanche,
Qu'un bras dépasse un peu la manche

Et vous ménage effet pareil,
Méfiez-vous, prenez l'éveil !
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Lorsqu'un auteur, d'un beau sermon,
Vous gratifie en sa préface,
Quoi qu'il vous dise, quoi qu'il fasse,
Lisez son livre, et s'il est bon,
Applaudissez ! mais sinon, non !
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Lorsqu'on vous tient de beaux discours,
Qu'on vous promet, sans nulle enflure,
Tout bénéfice, et, pour conclure,
Que l'on vous dit : Prenez mon « ours, »
Ne prenez rien ! craignez les « fours. »
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Lorsqu'on vous dit : « Venez à nous,
Votre caverne est bien obscure,
Et l'on y fait triste figure ;
Tout est à vendre, estimez-vous ; »
Restez plutôt avec les loups.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Quand vous voyez les hauts emplois
Aux mains d'acteurs de second ordre ;
Quand tout leur art est de se mordre ;
Quand le génie est aux abois ;
Dites : Mieux vaut le fond des bois.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

Faisant ainsi, vous resterez
Seul comme un ours en sa tanière ;
Mais dans une autre, la dernière,

A votre tour quand vous irez,
En paix du moins vous dormirez.
Par cette règle se gouverne
L'ours, qui retourne en sa caverne.

LE TEMPS MOROSE.

A MA MÈRE.

Que fais-tu par ce temps morose
Où la brume obscurcit les airs,
Où les jardins n'ont plus de rose,
Et plus d'oiseau, les champs déserts?

Auprès de ta fenêtre assise,
Regardes-tu passer sans bruit
Quelque voisin, forme indécise
Comme l'on croit en voir la nuit?

Tout a ce voile gris et terne,
Et tout paraît s'y déformer.
Même le soir, une lanterne
Semble moins luire que fumer.

Dans l'ombre aussi, vers la fontaine
Voilà les bœufs au large flanc,
Plongeant dans l'eau qu'ils voient à peine
Leur poitrail roux, leur mufle blanc.

Et s'ils n'y vont pas assez vite,
Le bouvier, sûr de son pouvoir,
Leur siffle un air qui les invite
A faire honneur à l'abreuvoir.

Et chacun rentre, et sur la porte
Meurent les derniers bruits de voix,
L'une riante, l'autre forte,
Même grondeuse quelquefois.

Et toi, mère, tu te rappelles
Un temps qui fut le nôtre aussi,
Où notre vie avait des ailes
Comme pour ceux de celui-ci.

Dans ce passé jeune et folâtre
Tu nous revois, songes flottants,
A travers la brume grisâtre,
A travers le brouillard du Temps.

Tu nous éveilles pour l'école,
Et du ravin nous franchissons
Le gai sentier qui dégringole,
Ainsi que nous, par les buissons.

Dans notre sac, cahiers et livres ;
Dans un panier, notre buffet,
De quoi dîner, sans en être ivres :
Trois coups de dent, ce sera fait.

Comme d'une conque marine
Qui se prolonge en maint détour,
Du col étroit d'une terrine
Quel monstre mettons-nous au jour ?

Monstre assez maigre et dont la taille
Ne fut jamais d'un gros poisson,
Car à peine, vaille que vaille,
Peut-il passer pour saucisson.

Et cependant, avec les pommes
Aux flancs roussis, bruns et vermeils,
Quels bons repas ! vieux que nous sommes,
Nous n'en ferons plus de pareils.

Qu'importe aussi que l'on ergote
Sur nos habits, trop courts, trop longs ?
Que n'ai-je encór la redingote
Qui me tombait sur les talons !

Et les dimanches, quel manège
Pour s'amuser comme on l'entend !
L'hiver, quels grands hommes de neige !
D'autres durent à peine autant.

Avec l'été, voici la ligne,
Son fil suivant le fil de l'eau,
Et le liége en haut faisant signe
Qu'il se passe en bas du nouveau.

Puis les cabanes de feuillage,
Où des rêves qu'on s'est promis,
Comme d'autres rêves moins sages,
On est tiré par les fourmis.

Et l'automne, nos feux de pâtre,
Plus rouges que le rouge airain,
N'éclairant, au gazon de l'âtre,
Que fronts sans ride et sans chagrin.

Et mille autres petites joies,
Un rien qui nous paraissait tout,
Mais plus sûr que ces grandes proies
Dont on a l'ombre et rien au bout.

Ainsi, de notre fraîche aurore
Tu revois les jeux familiers,
Et mieux que nous tu sais encore
Tous nos triomphes d'écoliers.

Ainsi, dans plus d'une heure amère,
Tu reprenais courage et foi ;
Ta seule plainte, ô tendre mère !
Etait pour nous et non pour toi.

Tu nous rêvais un sort superbe,
Qui ne voulait jamais venir ;
Toujours les blés restaient en herbe,
L'or n'y pouvait jamais jaunir.

Mais ce printemps de notre vie
Fut-il sans fleurs, fut-il sans miel?
N'avions-nous pas l'âme ravie
Parfois jusqu'au troisième ciel?

Et maintenant, malgré la brume,
Malgré bientôt soixante hivers,
Voilà pour toi que je rallume
La cendre éteinte de mes vers.

Eh bien, mère, au brouillard morose
Opposons ce feu qui sourit,
Tenons-lui notre porte close,
Surtout celle de notre esprit.

LA BAIGNOIRE.

SOUVENIRS D'ÉCOLIERS.

A Nyon, la riante ville
Qui se dresse sur son coteau,
Avec ses murs, son vieux château,
Le lac est bleu, d'un bleu tranquille,
A Nyon, la riante ville.

Sitôt que l'école finit,
Nous courons là, sur le rivage,
Petits canards, troupe sauvage,

Nous retournons à notre nid,
Sitôt que l'école finit.

A notre nid, un pli dans l'onde,
Qui nous y berce, et va changeant
Ce pli d'azur en pli d'argent
Quand, pour mieux rire, elle nous gronde.
C'est notre nid, un pli dans l'onde.

Mais, dans le sable fin et chaud,
Nous en avons encore un autre,
Où l'on s'étend, où l'on se vautre,
Jambes en l'air, bien comme il faut,
Dans notre nid de sable chaud.

Pour confesser toute l'histoire,
Notre peignoir est sans apprêts,
Le sable seul en fait les frais,
Même il retombe en la baignoire,
Pour confesser toute l'histoire.

Vaste baignoire au bleu contour,
Frangé d'argent des hautes cimes,
Et qui nous ouvre en ses abîmes
Un second ciel, un second jour;
Vaste baignoire au bleu contour.

Un oiseau parti dès l'aurore
Ne ferait pas de ce bassin
Le tour entier, sans nul larcin,
Avant le soir, qui le colore,
Comme au départ la blonde aurore.

C'est là que sont nos grands ébats,
Dans ces flots purs qui nous enlacent,
Qui nous font haie et se remplacent,
Et semblent nous parler tout bas;
C'est là que sont nos grands ébats.

Près de nous passe une mouette,
Rasant le flot capricieux;

Et, de la rive au fond des cieux,
S'élance et chante l'alouette.
Près de nous passe une mouette ;

Sur le flot bleu c'est un flot blanc
Qui s'en détache et prend une aile ;
A tour de bras nageant sous elle,
Nous la suivons presque en volant,
Sur le flot bleu comme un flot blanc.

Mais le plus beau, c'est un navire
Que nous frétons subtilement,
Un madrier, long bâtiment,
Tenant bien l'eau, sans qu'il chavire,
Quoique tout plat, notre navire.

Jambes deçà, jambes delà,
Nos pieds, nos mains pour seules rames,
Sans gouvernail, ni mâts, ni flammes,

Il est lancé, nous y voilà
Jambes deçà, jambes delà.

A cheval sur les ondes folles,
Au large ainsi nous avançons,
A fleur d'eau comme les poissons,
Qui nous prennent pour leurs idoles,
A cheval sur les ondes folles.

C'est notre voyage au long cours,
Aux mers de l'Inde ou de la Chine;
L'ardent soleil sur notre échine,
Nos pieds dans l'eau, ramant toujours,
C'est notre voyage au long cours.

Nous ne savons rien de la terre,
Sinon qu'on y connut jadis
Des Robinsons, des Vendredis,
Seuls dans leur île solitaire,
Et n'y sachant rien de la terre.

Nous que l'on traitait d'écoliers,
Nous serons libres et des hommes,
Vivant fort bien, tels que nous sommes,
Sans encre, plumes ni cahiers,
Nous que l'on traitait d'écoliers.

Voici les Iles Bienheureuses,
Rêve de tous navigateurs,
Dont on ne voit que les hauteurs
Fuyant sur les mers vaporeuses;
Voici les Iles Bienheureuses!....

Mais un son lointain retentit,
Qui vient troubler notre beau songe;
L'onde moqueuse le prolonge;
Serait-ce nous qu'il avertit,
Ce son lointain qui retentit?

Voix trop facile à reconnaître,
Si loin que l'on soit sur les eaux,

Et qui n'a rien d'un chant d'oiseaux,
Mais qui nous parle, à nous, en maître,
Voix trop facile à reconnaître.

Car c'est la voix du vieux clocher
Où l'école nous sonne l'heure ;
Que notre cœur en gronde, en pleure,
Vite en arrière, et sans broncher,
Vite à l'appel du vieux clocher !

Et c'est ainsi qu'en plus d'un rêve
De ceux qu'on fait lorsqu'on est grand,
Un coup de cloche nous surprend,
Qui nous éveille et nous l'enlève,
Et c'est ainsi dans plus d'un rêve.

Mais à cet âge où le lac bleu
Etait pour nous la mer immense,
Toujours le rêve recommence,

Sans triste fin, sans long adieu,
Comme plus tard, au beau lac bleu.

A Nyon, la riante ville,
Les flots ainsi, sous le coteau,
Sous les vieux murs, le vieux château,
Etaient toujours d'un bleu tranquille,
A Nyon, la riante ville.

PLAN-NÉVÉ

LÉGENDE DES ALPES VAUDOISES.

I

De Gryon, le haut village,
On entend le sourd concert
Du torrent dans le fond vert
Où l'on suit son blanc sillage,
De Gryon, le haut village.

Sous les monts et sous les bois,
Dont les échos lui répondent,

Avec les siens se confondent,
Que nous dit sa forte voix,
Sous les monts et sous les bois ?

Sa voix est toujours la même,
Il roule éternellement
Le même flot écumant ;
Comme à nous, c'est son problème,
Comme à nous, toujours le même.

Il ne dit rien, et dit tout
Pour qui sait comment s'écoule
Cet autre flot qui nous roule
Où chacun arrive au bout ;
Il ne dit rien, et dit tout.

Dans sa course sans mémoire,
Il a pourtant ramassé
Une fleur du temps passé,
Sombre fleur, toute la gloire
De sa course sans mémoire.

II

En des âges si lointains
Qu'il n'en reste aucune trace,
Où des gens d'une autre race
Habitaient les monts hautains;
En ces âges si lointains,

Où d'un lait gardant sa crême
Vivait le monde naissant;
Où d'ailleurs, comme à présent,
Plus d'un vivait pour soi-même,
De son lait gardant la crême;

Ce glacier qui là-haut dort,
Accroupi sous ses rocs sombres,
Sur sa moraine en décombres,

N'était pas ce vallon mort,
Ce glacier qui là-haut dort.

Son nom même est d'un autre âge :
« Plan-névé, » dans le roman
Parlé sur le bleu Léman ;
« Plan-de-neige, » en beau langage.
Son nom même est d'un autre âge.

Comme un cirque crevassé,
Avec son arène blanche
Qui s'évase et qui se penche,
Il est là, haut adossé,
Comme un cirque crevassé.

Autrefois, vert élysée,
Ses gradins aux cent couleurs
Etaient tout brodés de fleurs
Et de perles de rosée,
Autrefois vert élysée !

Il avait de grands chalets,
Bâtis de rouge mélèze,
Où pouvaient tenir à l'aise
Maîtres, femmes et valets ;
Il avait de grands chalets.

C'est là qu'au son des clochettes
Le printemps voyait monter
Cinq cents vaches, sans compter
Veaux, génisses et chevrettes,
Tous agitant leurs clochettes.

Ce murmure doux et clair
Jusqu'aux cimes se prolonge ;
On croit être dans un songe,
Et l'ouïr flotter dans l'air
En murmure doux et clair.

A travers le pâturage
Un ruisseau va chuchotant,

En un lac va s'arrêtant,
Puis, de nouveau, s'encourage
A travers le pâturage.

Tout un monde de vachers,
Pères, mères, leurs familles,
Vieillards verts et sans béquilles,
Vivent là sous les rochers,
Tout un monde de vachers.

Du vieux temps vieilles images :
On dit que, près des chalets,
Quand ils jouaient aux palets,
C'était avec des fromages :
Du vieux temps vieilles images.

Ils en jettent un petit,
Puis leur bras tendu se joue
D'un aussi grand qu'une roue,
Et le disque retentit
En un bond sur le petit.

Le soir, au tournant des cimes,
Ils rappellent en chantant
Les vaches qui vont broutant
Sur la pointe des abîmes,
Le soir, au tournant des cimes.

Tout le jour à leur labeur,
Ou fauchant dans la prairie,
Ou trayant dans l'écurie,
Ils n'ont ni souci ni peur,
Tout le jour à leur labeur.

Leur peau n'en est pas moins blanche ;
Et, comme eux sans embarras,
Grandes filles aux grands bras
Y retroussent bien la manche ;
Leur peau n'en est pas moins blanche.

Quand elles vont au lavoir,
Les vachers qui s'en reviennent
Font que leurs troupeaux se tiennent

Plus longtemps à l'abreuvoir,
Quand elles vont au lavoir.

Ainsi vivaient à leur guise,
Loin du monde, ces bergers,
Repoussant les étrangers,
Ne craignant ni vent ni bise,
Ainsi vivant à leur guise.

Leur val a de tels remparts,
Prend si bien ses avenues,
Que, plus haut, filent les nues,
Plus bas, traînent les brouillards;
Leur val a de tels remparts.

L'hiver seul y met sa glace,
Sa neige, son aquilon.
Quant aux maîtres du vallon,
Leur cœur dur a toujours place
Pour la neige et pour la glace.

III

Un soir qu'ils étaient assis
Devant leurs portes fumeuses,
Et sur les plaines brumeuses
Leurs yeux flottant indécis,
Un soir qu'ils étaient assis,

Ils relevèrent la tête,
Voyant soudain devant eux
Une vieille à l'air honteux,
Qui leur faisait sa requête.
Ils relevèrent la tête.

— J'ai grand'soif et j'ai grand'faim,
Mes bons amis, leur dit-elle :
J'ai souffert peine mortelle,

Mais qui va passer enfin.
J'ai grand'soif et j'ai grand'faim.

— Eh ! d'où sors-tu donc, la vieille ?
Firent-ils sans se lever :
Voit-on jamais arriver
Si tard visite pareille ?
Eh ! d'où sors-tu donc, la vieille ?

— Par monts et vaux, tout le jour,
Cherchant les plantes secrètes
Que Dieu cache en leurs retraites,
J'ai couru, fait maint détour,
Par monts et vaux, tout le jour.

— Oh ! tu peux garder tes herbes,
Vieille, nous nous portons bien,
Nous n'avons besoin de rien,
Dirent ces hommes superbes :
Oh ! tu peux garder tes herbes.

— La nuit monte et n'est pas loin,
Les pics la rendent plus noire.
Rien qu'un peu de lait à boire ;
Pour ma couche, un peu de foin.
La nuit monte et n'est pas loin.

— Vieille, cesse ton ramage !
De notre foin, s'il te plaît,
Nous ne faisons que du lait,
Et du lait que du fromage.
Vieille, cesse ton ramage !

— Soyez bons, ayez pitié !
Je suis faible, et je demeure
Tout là-bas, et que je meure
Si je puis m'y rendre à pied !
Soyez bons, ayez pitié !

— Oui, c'est là ton fin langage :
Ce soir, un de nos chalets ;

Demain, l'un de nos mulets
Pour transporter ton bagage :
N'est-ce pas ton fin langage ?

— Bons vachers, ne riez pas !
Chez moi je pourrais me rendre
Que je n'y saurais où prendre
De quoi faire un seul repas.
Bons vachers, ne riez pas !

— Pour ta soupe et ton potage,
Eh ! n'as-tu pas mieux que tout :
Tes herbages de haut goût ?
Nous n'avons que du laitage,
Nous autres, pour tout potage :

— Puisque vous raillez ainsi,
C'est pour moi de bon augure.
Avec l'aube, je vous jure
Que je serai loin d'ici,
Puisque vous raillez ainsi.

Soyez bons ! dit-elle encore.
— Pourquoi bons ? c'est le moyen
D'être pauvre et n'être rien.
Cherche ailleurs qui te restaure.
— Soyez bons ! dit-elle encore.

— Pourquoi bons, quand la bonté
N'est que sottise et faiblesse ?
Donne-t-elle la noblesse,
La fortune, la santé ?
Pourquoi bons ? sotte bonté !

Va ! la descente est aisée ;
Le sentier te conduira,
La lune te guidera.
Qu'est-ce qu'un peu de rosée !
Va ! la descente est aisée.

Pour loger les paresseux
Nous n'avons lit ni cuisine.

Fusses-tu notre cousine,
Nous ne sommes pas de ceux
Qui logent les paresseux.

Et chacun lâche son siége,
Mince appui n'ayant qu'un pied,
Où l'étranger qui s'assied
Se sent flotter comme un liége.
Chacun donc lâchant son siége,

Ils rentrèrent au chalet,
Riant d'un rire suprême,
Et soupèrent de leur crême,
De leur beurre et de leur lait.
Ils rentrèrent au chalet.

Pour mieux railler la bégueule,
Ils font rôtir, sans quartier,
Un fromage tout entier,
De la taille d'une meule,
Pour mieux railler la bégueule.

Ce ne sont là grands débours :
Tels fromages, sur trois files,
Sont rangés en hautes piles
Qui ressemblent à des tours.
Ce ne sont là grands débours.

IV

La vieille alors de la porte
En grommelant s'éloigna,
Tout à coup se retourna,
Et cria d'une voix forte,
Le bras levé vers la porte :

« Gens sans cœur, soyez maudits,
Maudits dans votre avarice,
Maudits en tout, et périsse

L'orgueil qui vous a roidis.
Gens sans cœur, soyez maudits !

» Périsse le val, périsse
Le lieu par eux infecté !
Qu'il ne soit plus fréquenté,
Que rien n'y croisse et mûrisse,
Avec lui que tout périsse !

» Qu'il n'ait plus d'autre terroir
Que la roche et que la glace,
Et que la neige y remplace
Le sol chaud, fécond et noir !
Qu'il n'ait plus d'autre terroir !

» Qu'il n'offre abri ni toiture,
Qu'il soit aride comme eux,
Et qu'il en reste fameux,
Parmi la race future !
Qu'il n'offre abri ni toiture !

» Fier vallon des hauts sommets,
Charmant vallon que je pleure,
Ils t'ont perdu ! voici l'heure :
Tu ne renaîtras jamais,
Fier vallon des hauts sommets. »

De sa voix retentissante
Elle ameute ainsi les airs,
Et déjà des bois déserts
La plainte est plus gémissante,
A sa voix retentissante.

V

« Que dit-elle là-dehors ?
Firent les bergers à table :
Cette vieille insupportable

Est donc folle de son corps.....
Que dit-elle là-dehors?

» Ou sorcière, on l'en soupçonne, »
Fit un autre en s'avançant,
Et déjà la pourchassant....
Mais il ne vit rien.... personne!
Ni la vieille qu'il soupçonne.

Tout était silencieux.
Seul, le ruisseau qui serpente
Jasait en suivant la pente.
Sur la terre et dans les cieux,
Tout était silencieux.

« Enfin, la voilà partie!
Bon voyage et bonne nuit!
Et qu'elle aille où la conduit
Celui dont elle est sortie!
Enfin, la voilà partie!

» Qu'il la mène à leurs sabbats,
Et qu'il nous laisse les nôtres !
Notre bien n'est pas pour d'autres.
Bonne joie et beaux ébats !
Qu'il la mène à leurs sabbats ! »

Là-dessus, grande risée.
Puis l'un d'eux encor sortit,
Mais rentra l'air interdit,
La mine décomposée.
Là-dessus, grande risée.

« Il a vu son fouet d'éclairs :
Ses yeux, dit-il, sont de flamme ;
C'est pourtant la même femme,
Mais à cheval dans les airs,
Et tenant un fouet d'éclairs. »

« — En voilà du sortilége !
Firent-ils : allons-y voir....

— 230 —

... toile ... tout est noir,
... même au-dessus, qu'il neige.
... piège !

... que sur la main
... regard touche.
... ne ... passant, nous touche ;
... demain
... que sur la main. »

Tout ...
Seul ...
Jusqu' ...
Sur la ...
Tout ...

VI

Enfin, ... plus fin que toile
Bon ... ouvert ;
... manteau vert,
... dont l'œil se voile,

s troupeaux
:t vaste étable,
.s à table ;
.: leurs propos,
leurs troupeaux.

s, qu'il neige ou qu'il vente,
s, dieu merci !
raignons rien ici,
ivons nulle épouvante,
monts qu'il neige ou vente.

:re le froid de la nuit
e vin nous soit en aide :
t le souverain remède,
meilleur qu'on ait produit
tre le froid de la nuit. »

n tonneau moins long que large
Attendait qu'on le goûtât

Attendait qu'on le fêtât;
D'un mulet ce fut la charge,
Un tonneau moins long que large.

Ils le versent bouillonnant
Dans la chaudière qui gronde,
Et s'étonne de cette onde,
De ce flot plus rayonnant,
Qu'on lui verse bouillonnant.

Chacun y puise à la ronde;
La cuillère en bois sculpté
Y plonge de tout côté;
C'est une source profonde,
Chacun y puise à la ronde.

Chacun chante sa chanson,
L'un à part, d'autres ensemble :
« Mes amis, que vous en semble ?
Le bon vin n'est-il pas bon? »
Chacun chante sa chanson.

« Vivent l'amour et la joie !
   Meure le chagrin !
   Que le pèlerin
   S'égare ou se noie,
Vivent l'amour et la joie ! »

Cependant il se fait tard,
Et la lampe soupçonneuse
Suit dans l'ombre caverneuse
Ceux qui jasent à l'écart.
Cependant il se fait tard.

En un coin, la jeune fille
Feint déjà de dénouer
Ses cheveux, pour mieux jouer
Sous cet or où son œil brille.
En un coin, la jeune fille.

Son bras, comme un flot de lait,
Se mêle à ces vagues blondes ;

Mais qui veut boire à ces ondes,
Ce qu'il boit c'est un soufflet,
Parti comme un flot de lait.

VII

Tandis qu'on rit de la noise
Et d'autres menus tracas,
Tout à coup un grand fracas
Fait trembler le toit d'ardoise,
Tandis qu'on rit de la noise.

« Ecoutez! » dit une voix
Du milieu de la tempête
Qui rugissait sur leur tête :
« Pour cette dernière fois,
Ecoutez ! disait la voix. »

» La vieille, sur la montagne,
Est tombée en un ravin ;
Portez-lui de votre vin ;
Que l'un de vous l'accompagne,
Pauvre vieille en la montagne. »

« Notre vin, nous l'avons bu,
Vas-en demander au diable ! »
Crie, en chœur impitoyable,
L'impitoyable tribu.
« Notre vin, nous l'avons bu. »

Il se fit un grand silence,
Et comme un vide dans l'air ;
Puis, ce fut comme une mer
Qui s'ébranle et se balance !
Puis encore un grand silence.

La mer oscillant ainsi,
C'est la haute mer neigeuse,

La haute mer orageuse,
Bien que son flot soit durci,
La mer oscillant ainsi.

Elle a forcé sa crevasse,
Rompu sa digue de roc,
Se fraie un lit comme un soc,
Et comme un trait vole et passe ;
Elle a forcé sa crevasse.

Son tonnerre a retenti,
Et la voilà qui surplombe,
La voilà qui penche et tombe,
Déjà tout est englouti.
Son tonnerre a retenti.

Cascade à la blanche crête,
Vastes pans de bleus glaciers,
Pics s'écroulant tout entiers ;
Sur le val elle s'arrête,
Cascade à la blanche crête.

Dans leur tombe de rochers,
Sa nouvelle plate-forme,
Elle a, sous sa vague énorme,
Chalets, troupeaux et vachers,
Dans leur tombe de rochers.

Au moment de rendre compte
De biens toujours si flottants,
Ils n'avaient pas eu le temps
D'avoir peur ni d'avoir honte,
Au moment de rendre compte.

Tout fut fait en un clin d'œil.
Ces cheveux que sur sa joue
La jeune fille dénoue,
Sont dénoués au cercueil,
Tout fut fait en un clin d'œil.

Seul échappe à l'avalanche
Le ruisseau, même plus grand ;

Il est devenu torrent,
Et son écume, plus blanche,
Seule échappe à l'avalanche.

C'est là ce que dit sa voix,
Lorsqu'en passant il la roule
Et, comme nous, qu'il s'écoule
Sur les débris d'autrefois.
C'est là ce que dit la voix.

De Gryon, le haut village,
On entend le sourd concert
Du torrent dans le fond vert,
Où l'on suit son blanc sillage,
De Gryon, le haut village.

LES DEUX FRÈRES.

AUTRE LÉGENDE DES MÊMES ALPES.

A la montagne, deux frères
Vivaient ensemble, et sur rien
En rien ne s'étaient contraires ;
D'un même cœur s'aimant bien :
A la montagne, deux frères.

Tel était leur bon accord,
Que deux bœufs à la charrue

Tirent moins d'un même effort,
Sans que l'un sur l'autre rue ;
Tel était leur bon accord.

Ou bien, sur le dos des lames
Dont chaque vie a son flot,
Ils étaient comme deux rames
Aux mains d'un seul matelot,
Porté sur le dos des lames.

Un jour, parlant de la mort,
Qui nous prend tous en son antre,
D'où, les yeux bandés, on sort
Sans que l'on sache où l'on entre ;
Un jour, parlant de la mort,

Ils convinrent donc ensemble
Que le premier qui saurait
Ces secrets dont chacun tremble,
A son frère les dirait :
Ils en convinrent ensemble.

Longtemps après, néanmoins,
Ensemble ils tiennent campagne,
Faucheurs récoltant leurs foins,
Ou bergers sur la montagne ;
Longtemps après néanmoins.

Il n'est sentier si paisible
Qui pourtant ne mène au bout,
Dans cette guerre invisible
Où chacun reçoit son coup,
Même en un sentier paisible.

Ce fut le plus fort des deux
Qui le premier eut message
De descendre au chemin creux
Où se fait le grand passage.
Ce fut le plus fort des deux.

Cette double vie en une
Prit donc aussi le linceul.

Triste loi, mais loi commune :
On finit par être seul.
Plus de double vie en une.

Mais le retour journalier
De l'ouvrage qui commande,
Nous contraint à replier
La douleur que rien n'amende
Dans son retour journalier.

La saison était venue
Où les vaches vont montant
Les hauteurs, route connue,
Leurs cent clochettes tintant,
Avec la saison venue.

Elles brament de plaisir
Après la montagne verte ;
C'est leur bien, leur gai désir ;
Tête haute, pas alerte,
Elles brament de plaisir.

Un berger conduit les siennes
(Hélas ! autrefois « les leurs »),
Moins de jeunes que d'anciennes,
Celles-ci belles d'ailleurs.
Un berger conduit les siennes.

A la porte du chalet
Où d'entrer il les engage,
Il attache son mulet,
Il décharge son bagage,
A la porte du chalet.

Mais à celle de l'étable,
Bien ouverte cependant,
Il les voit, l'air peu traitable,
Rester là le cou pendant,
A la porte de l'étable.

Entrez, dit-il, il fait chaud
(Tels discours les aiguillonnent) ;

Nous nous sommes levés tôt,
Et les mouches vous talonnent.
Entrez, dit-il, il fait chaud. »

Mais toujours elles reculent,
Se rejettent de côté,
Se refoulent, se bousculent ;
Il leur parle avec bonté,
Mais toujours elles reculent.

Leurs grands yeux sont là transis
Sur l'étable vide et fraîche,
Lui montrant son frère assis
Comme autrefois sur la crèche.
Leurs grands yeux sont là transis.

Mais lui, sans frayeur ni presse,
S'étant toujours assuré
Sur ce frère et sa tendresse

Pour ce qu'ils s'étaient juré ;
Lui donc, sans frayeur ni presse,

— « Et puis?... » dit-il seulement,
Après un petit silence,
N'ayant ni frémissement
Ni trop hautaine vaillance ;
« Et puis ?.., » dit-il seulement.

« Fais bien, » répondit le frère,
Qui ne levait point les bras,
N'avait rien de funéraire :
« Fais bien, et bien trouveras. »
Ainsi répondit le frère.

Et ce fut comme un rayon
Qui dans l'ombre glisse et passe.
Plus de voix, de vision ;
Rien que la crèche, à la place
Où ce fut comme un rayon.

L'œil tranquille et débonnaire,
Les vaches, d'entrer alors.
Tout va comme à l'ordinaire,
Et le maître est là-dehors,
L'œil tranquille et débonnaire.

CHANSON DERNIÈRE.

Le soleil à son couchant
    Sur le mien s'arrête,
Et semble ainsi, me cherchant,
    Me faire encor fête ;
Mais à son rayon vermeil
Je n'ai plus le front pareil.
    Blonde est sa crinière ;

La mienne, d'autre façon.
Adieu, chanson, ma chanson
        Dernière.

L'alouette, sur son nid,
    Plane et s'égosille ;
L'aubépine réunit
    Parents et famille.
Dans les champs, les prés, les bois,
Même tableau qu'autrefois ;
    Mais fleur buissonnière
Est pour moi hors de saison.
Adieu, chanson, ma chanson
        Dernière.

Sur la plage, avec doux bruit,
    Tour à tour soupire
Vague qu'une vague suit,
    Et qui se retire.

Chacune, ayant eu son flot,
S'efface et ne dit plus mot.
    En telle manière
J'eus le mien, j'en eus le son.
Adieu, chanson, ma chanson
        Dernière.

J'ai chanté pour mes amis,
    Pour tous ceux que j'aime ;
J'ai chanté pour mon pays,
    Et sur plus d'un thème.
Chants d'automne ou chants d'avril,
Quelqu'un s'en souviendra-t-il ?
    Brise printanière,
Courras-tu dans la moisson ?
Adieu, chanson, ma chanson
        Dernière.

J'ai chanté, non pas les rois,
    Mais les monts sublimes.

Maintenant que j'entrevois
De bien autres cimes,
Je reste au pied et j'attends ;
Mais leur hymne, je l'entends....
Encor prisonnière
Dans la terrestre prison,
Salut, chanson, ma chanson
Dernière !

TABLE

LES CHANSONS DU SOIR

PREMIÈRE PARTIE.

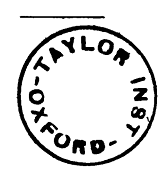
INTERMÈDE.

VIEUX REFRAINS, VIEUX TABLEAUX.

LES CHANSONS DU SOIR

SECONDE PARTIE.

Pages



DU MÊME AUTEUR.

POÉSIE.

Poëmes Suisses : Julia Alpinula. — La Bataille de Grandson.
Les Deux Voix, par Juste et Caroline Olivier.
Les Chansons lointaines.
Héléna.
Donald.

HISTOIRE.

Le Canton de Vaud.
Etudes nationales : Le major Davel. — Voltaire à Lausanne. — Révolution Helvétique.
Chronique de Paris, 1843 à 1860 (*Revue Suisse*).

ROMAN.

Sylvestre Malessert (*Revue Suisse*).
Luze Léonard.
Le Dernier Tircis. — Dans cent ans.
Le Batelier de Clarens.
Le Pré aux Noisettes.

